

Le journal en ligne gratuit des Charentais d'ici et d'ailleurs.

Le Boutillon des Charentes



Février 2020

Numéro spécial Pierre Loti
Yves Nicolas



Pierre Loti (dessin de de Pury)

Sommaire

	Pages
Sur les pas de Pierre Loti au pays des pagodes d'or	6
Pierre Loti et l'île de Pâques	9
En passant à Mascate	16
Le monument de Papetee à Pierre Loti	19
Monument de Rochefort à Pierre Loti	25
Pierre Loti, ce fut aussi le nom d'un avion	31
La Limoise au Sénégal	34
Exposition « Le Maroc de Pierre Loti (Breuillet, Charente-Maritime)	36
Blanche Franc de Ferrière, l'épouse de Pierre Loti	37
La tombe de Pierre Loti	41

Pierre Loti



Julien Viaud, le futur Pierre Loti, naquit à Rochefort en janvier 1850. Dans sa famille, protestante, vivaient deux hommes, son père, receveur municipal, et Gustave, son frère, aîné de quatorze ans ; mais sept femmes, dont sa sœur, Marie, de dix-neuf ans plus âgée. Tous choyaient l'enfant, très doué pour le dessin et la musique, qui, habité par une foi profonde, décida à treize ans d'être missionnaire.

En 1866, son père, accusé à tort de malversation, perdit son emploi. Pour éviter des dépenses à sa famille, Julien prépara l'École navale où il fut admis en 1867. En 1871, il embarqua pour un voyage à l'île de Pâques puis en Polynésie qui fut à l'origine de sa carrière littéraire : au retour, il céda à divers périodiques les nombreux dessins, accompagnés de légendes parfaitement rédigées, réalisés lors des escales.

En 1875, il suivit à l'école de gymnastique de Joinville un stage qui lui donna une forme physique hors du commun, entretenue pendant toute sa vie.

En Turquie, il vécut une ardente idylle avec une jeune circassienne, l'héroïne de son premier livre, *Aziyadé* publié sans nom d'auteur en 1879. L'année suivante un nouveau roman, *Le Mariage de Loti*, signé « par l'auteur d'*Aziyadé* », raconta ses idylles polynésiennes. Apparu pour la première fois sur la couverture du *Roman d'un Spahi*, en 1881, le pseudonyme Pierre Loti figurera sur tous les suivants : *Fleurs d'ennui*, *Mon frère Yves*, *Pêcheur d'Islande* en 1886, son plus grand succès, *Matelot*, *Fantôme d'Orient*, *Madame Chrysanthème*, *Ramuntcho*, *Les Désenchantées* en 1906 ; comme sur les récits de voyage : *Au Maroc*, *Le Désert*, *Jérusalem*, *La Galilée*, *Vers Ispahan*, *La mort de Philae*, *Un pèlerin d'Angkor*.

En 1891, à 41 ans, Pierre Loti fut élu à l'Académie française.

En octobre 1886, Julien Viaud avait épousé sans amour, pour avoir des enfants, Blanche Franc de Ferrière qui en eut un seul, Samuel ; mais une jeune Basque espagnole, Crucita, lui donna trois enfants illégitimes.

La richesse apportée par ses livres sera utilisée par Loti pour, tout au long de sa vie, agrandir, transformer et meubler la maison familiale avec les objets rapportés de ses voyages ; et y organiser des fêtes somptueuses. Retraité en 1901, Julien Viaud reprit bénévolement du service de 1914 à 1918 pour des séjours au front et des missions secrètes. Il est mort en 1923.

Les livres de Pierre Loti enchantent encore de nos jours des millions de lecteurs par leurs descriptions vives, courtes, émues. Une page de lui contient toute la saveur du monde, ses phrases fixent l'instant, le mouvement, l'insaisissable.



Quelques photos de Pierre Loti



Colonel Loti avec houppelande



*Loti dans Le Monde illustré
du 9 avril 1892*



Pierre Loti avec un chat à Ascaïn



Loti en académicien (1892)



*Loti en uniforme de capitaine de
vaisseaux*



Loti et la légion d'honneur



Loti en photo couleur sépia



Ce dessin, certainement envisagé en vue d'être reproduit comme frontispice des œuvres de Loti, représente l'auteur entouré (de gauche à droite) d'Aziyadé, de Madame Chrysanthème, et de figures tirées du Roman d'un Spahi, du Mariage de Loti et de Pêcheurs d'Islande.

Portrait réalisé par Alcide-Théophile Ribaudi (1850-1928)



Yves Nicolas

Après des études secondaires, de 1944 à 1951, au lycée Pierre Loti, à Rochefort, où il devint ensuite maître d'internat, Yves Nicolas fut diplômé de l'École Nationale des Travaux Publics de l'État. Vingt années de carrière dans l'administration des Ponts-et-Chaussées, devenue Équipement en 1964, avant une nouvelle orientation : la société Siplast, alors leader européen des produits pour l'étanchéité des toits, lui confia l'extension de cette activité au domaine des ouvrages de Génie Civil.

Retraité en 1995, après vingt autres années consacrées à ce développement, dans toute l'Europe, en Afrique et ailleurs, il revint vers Pierre Loti, découvert pendant sa scolarité rochefortaise, au cours de laquelle il avait lu tous les livres de cet auteur mis à la disposition du public par la bibliothèque municipale, alors installée dans les locaux du musée. Adhérent à l'Association internationale des amis de Pierre Loti, il en devint vite organisateur des voyages annuels et rédacteur en chef du bulletin, avant de prendre la présidence de l'association jusqu'en 2017, date à laquelle, à 84 ans, il décida de laisser la place aux jeunes. Il en est maintenant président d'honneur.

Sur les pas de Pierre Loti au pays des pagodes d'or

« Ces pagodes de Rangoun, elles sont au nombre des merveilles qu'en passant sur la terre il faut avoir vues ».

Pierre Loti n'est allé que pour elles en Birmanie. Au cours de son voyage en Inde, du début décembre 1899 à fin mars 1900, il a pris le temps d'une escapade, du 5 au 11 février, pour aller dans la capitale birmane qui se trouvait alors dans l'Empire britannique des Indes. Escapade d'une semaine pour un seul jour sur place : après trois jours de mer au départ de Calcutta, Loti débarquera à Rangoun au matin du 8 février, remontera à bord le soir-même et sera de retour à Calcutta le 12 février. Dès l'approche de la ville ce sera pour lui un émerveillement.

« Et, dans le lointain de ce pays plat, au fond de ces plaines trop vertes où rien d'humain ne se dessine, quelque chose d'unique arrête et déroute les yeux : on croirait une grande cloche d'or, surmontée d'un manche d'or... C'est bien de l'or, à n'en point douter : cela brille d'un éclat si fin ! Mais c'est tellement loin qu'il faut que ce soit gigantesque ; cela excède toutes les proportions connues ; avec cette forme étrange, qu'est-ce que cela peut être ? C'est la pagode pour laquelle j'ai entrepris ce long pèlerinage, la plus sainte des pagodes de Birmanie, qui contient les reliques des cinq Bouddhas, et trois cheveux de Gautama, le dernier venu des cinq.

Elle est millénaire ; depuis les vieux temps, les fidèles y accourent de tous les points de l'Asie, apportant des richesses et de l'or, de l'or surtout ; des plaques et des feuilles d'or, pour épaissir cette couche magnifique dont sa grande tour est revêtue et qui miroite là-bas sous ce soleil. [...] Des dorures brillent aux poutres ciselées des interminables plafonds. Maintenant, de chaque côté de l'escalier, il y a des marchands de sucreries, de jouets, de statuettes, de fleurs ; tant et tant de fleurs, pour les Bouddhas qui habitent là-haut, des mannes remplies de bouquets qui embaument, des lis, des jasmins, des tubéreuses ; on est troublé par l'excès et le mélange de ces parfums [...]. Oh ! Les gentilles et rieuses petites personnes ces Birmanes, si parées sous leurs soies de nuances tendres ! Aux épaules elles ont des écharpes d'impalpable gaze, tantôt rose, tantôt vert d'eau, aurore ou bleu de ciel. [...] Figures qui sentent déjà l'Extrême-Asie, je suis forcé de le reconnaître ; rien cependant du regard bridé, ni du profil plat des Japonaises ; mais quand même un peu de race jaune, juste ce qu'il en faut pour retrousser le coin des yeux et donner une câline expression de chatte. Celles qui montent les marches apportent de gros bouquets là-haut en offrande, celles qui descendent n'ont plus de fleurs qu'à la coiffure : gardénias toujours et roses pompons. [...] Un marchand veut me vendre des fleurs ; alors des jeunes filles qui descendaient s'arrêtent pour me faire signe que je dois en offrir, comme les autres, aux Bouddhas habitant là-haut, cela ne se refuse pas : oh ! certainement, je veux bien en porter, moi aussi, des fleurs aux Bouddhas, — même à l'image, au reflet un peu déformé, que leurs grandes âmes de pitié ont pu laisser dans ces cervelles d'Extrême-Asie ... Ces femmes semi-jaunes, par un raffinement de coquetterie un peu décadente, sont jupées comme autrefois chez nous les merveilleuses ; la soie du pagne qui leur serre les reins semble toujours mesurée trop juste et, pendant la marche, s'entr'ouvre pour laisser passer une jambe nue, très jolie avec sa couleur d'ambre. D'abord j'avais cru à un cas exceptionnel chez une qui se serait habillée trop vite ; non, chez toutes, c'est ainsi ; à chaque pas qu'elles font, à chaque mouvement, on prévoit que cela va s'ouvrir trop haut, mais toujours cela s'arrête à point, et les convenances restent sauves. Pour obéir aux jeunes filles, j'ai acheté une gerbe, dont le parfum vraiment me grise un peu, dans ces escaliers trop encombrés où il fait si chaud, où la foule sent déjà si fort le musc de Chine, le jasmin et la chair.

Enfin, tout à coup au débouché de la dernière porte, l'air libre, la grande lumière retrouvée, — l'éblouissement des pagodes d'or ! Et, tant c'était inimaginable, il y a une minute de stupeur et d'arrêt, avec un imperceptible : « Ah » que l'on ne peut retenir.

[...] De l'or partout ; auprès et au loin, de l'or se détachant sur de l'or. Autour de cette pyramide centrale, se groupent en cercle une multitude de choses aussi follement dorées et aussi pointues qui toutes s'amincissent en flèches dans l'air ; on dirait presque, au pied de la colline d'or, des bosquets de longs ifs d'or ; — mais ce sont des pagodes d'un luxe inouï, entièrement brillantes depuis le faite des clochetons jusqu'au sol ; ou bien, dans de gigantesques vases d'or, ce sont des gerbes de fleurs d'or, des gerbes allongées comme des arbres...

Les Birmans, les Birmanes, en adoration souriante, avec des gardénias plein les mains, font lentement le tour de cet amas de joailleries, par une voie circulaire qui, du côté extérieur, est bordée d'autres pagodes aussi tout en or, et qui est close au-delà, un peu sombrement, par l'épais rideau vert des feuillages, par les grandes palmes et les grands éventails du bois. [...] On entend une vague musique très douce, qui paraît venir de partout à la fois et dont l'air est comme imprégné ; — et elle émane de tous ces bouquets en or, dont les tiges s'élancent de grands vases : chacune de leurs fleurs est une sonnette légère, que le moindre souffle agite...

Même là-haut, en plein ciel, le sommet de la pyramide souveraine est couronné d'une sorte de gigantesque chapeau-chinois, d'où les cloches et les clochettes éoliennes retombent en grappes d'or, il va sans dire, et chantent aussi dans l'infini concert.

Ce qui surtout donne à ces édifices et à leurs flèches un aspect d'orfèvrerie précieuse, ce qui, plus encore que les dorures, jette tant de feux le long des piliers, des couronnements, des frises, c'est une profusion de mosaïques, en cristal de différentes couleurs taillé à facettes comme les pierres fines ; on dirait que tout ruisselle de saphirs, de rubis et d'émeraudes.

Avec la foule soyeuse, je suis conduit à cheminer doucement, par cette rue pavée d'antiques dalles blanches, qui tourne à travers la ville en or. Toutes ces pagodes si miroitantes, aux toitures si éperdument pointues, sont ouvertes et laissent paraître leurs dieux. Sous les voûtes inimaginables de richesses, entre ces colonnes ciselées avec des patiences chinoises, dans ces intérieurs qui ne sont que d'or et pierreries, on les aperçoit, les Bouddhas, de taille surhumaine, assis en cénacle, à l'abri de parasols brodés et rebrodés d'or ; devant eux des urnes d'or pour les encens qui fument, des vases d'or pour les gardénias et les tubéreuses que l'on apporte chaque soir, et des candélabres d'or [...].

Auprès de moi cheminent toujours les groupes de jeunes femmes, jupées en merveilleuses et drapées d'écharpes de gaze ; sans cesser de sourire, elles chantent à demi-voix des hymnes bouddhiques, en battant des mains pour marquer la mesure lente : adorations frivoles et gaies. [...] Beaucoup d'autres fidèles sont accroupis en prière, devant toutes ces pagodes ouvertes où l'on aperçoit, dans l'or des fonds, les compagnies de Bouddhas aux yeux baissés [...].

Ces pagodes du tour, aux mille flèches si dorées, diffèrent à l'infini de formes, d'ornements et de ciselures ; - mais toutes font scintiller leurs innombrables petits cristaux à facettes, et toutes s'allongent, s'étirent éperdument vers le ciel, se terminent en minces aiguilles effilées ; leurs piliers courts, que l'on dirait tendus de brocards, leurs petits portiques à festons étranges, sont comme écrasés sous la hauteur exorbitante et l'extravasement des toitures d'or – toitures à cinq ou six étages qui ne sont que des prétextes pour multiplier en l'air des cornes et des pointes.

Mon dieu, si pointu, tout cela, pointu jusqu'à l'in vraisemblance ! Et comme c'est singulier, cette conception de la pointe, du faisceau de pointes, qui persiste depuis des siècles à hanter l'imagination des peuples de Birmanie et du Siam : en ces pays-là, temples, palais, casques de dieux ou de rois, doivent être surmontés de quelque chose d'aigu et d'infiniment long, — sans doute pour attirer les effluves célestes comme les paratonnerres attirent les orages.



« Une multitude de choses aussi follement dorées et aussi pointues qui toutes s'amincissent en flèches dans l'air »

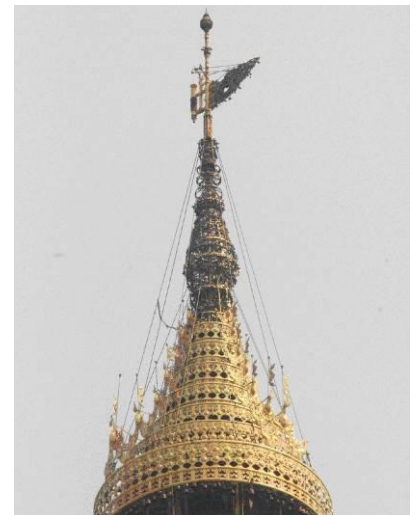
Comme moi, elles passent et repassent. Leurs groupes qui se détachent en teintes fraîches sur ce décor de fantasmagorie, me croisent à chaque tour dans la rue enchantée, et il en est que je commence à reconnaître. L'une, — qui, cependant, me restera à jamais aussi indéchiffrable que les autres, — est devenue à mes yeux l'incarnation de la beauté birmane ; dès que je vois apparaître son pagne couleur de jonquille, involontairement, je deviens attentif ; malgré moi, j'ai presque concentré sur elle ma rêverie de solitaire, et d'égaré ici, par ce parfum, dans l'air trop chaud... [...]

Maintenant des souffles plus violents et plus chauds commencent de passer, des bouffées soudaines qui sentent l'orage. Alors, toutes les banderoles suspendues et tous les boas de soie au bout des hampes magnifiques se tordent là-haut, convulsivement, et tous les palmiers, avec un bruit de papier qui se froisse, agitent leurs plumets ou leurs éventails. [...] On allume toujours plus de bougies aux pieds des Bouddhas de taille surhumaine qui tiennent cercle sous les plafonds d'or des pagodes d'or ouvertes ; c'est eux maintenant qui prennent le plus d'importance, dans cette féerie qui s'éteint, ils accaparent, sur leurs graves assemblées, toutes les lumières des cires. [...]

Il y a moins de monde autour d'eux ; leurs adorateurs peu à peu se retirent, par un tunnel de descente, et cette quasi-solitude, où ils vont rester bientôt, les rend pour moi plus présents. Je m'en irai quand sera partie la jeune femme au pagne couleur de jonquille, que je croise à chaque tour de ma promenade circulaire ; dans l'espèce d'hypnose où m'ont jeté ces parfums, ce défilé toujours

Outre les pagodes, il y a quantité d'édicules en or, kiosques bizarrement frêles, ou simples clochetons qui s'élançant du sol, s'amincissent en fuseau, et portent tous au bout de leur flèche un chapeau-chinois garni de clochettes éoliennes ; il y a des obélisques d'or, entièrement gemmés comme de rubis et d'émeraudes, avec des sphinx d'or assis au sommet, ou bien de petits éléphants d'or. Et, un peu partout, des hampes gigantesques, du haut en bas scintillantes d'or et de pierreries, soutiennent en l'air des oriflammes transparentes, ou de longs « boas » en soie, presque impondérables, que le moindre souffle remue, soulève, enchevêtre aux palmes ou aux branches du bocage voisin. [...]

Toutes ces jeunes femmes au pagne de soie, qui ont des gardénias ou des roses pompons sur leurs cheveux lisses et noirs, on les prendrait pour des fées du sourire, et cependant il est visible qu'elles prient aussi, elles, — à leur énigmatique et un peu chinoise manière.



Shwédagon, le sommet du stupa central avec sa girouette et le « bouton de diamant »

recommençant, et ces vagues symphonies aériennes des sonnettes d'or, son image à elle commence à trop m'occuper, je cède à la fascination de ses jolis yeux de chatte... Le mélancolique effroi qui me vient, je le reconnais pour l'avoir éprouvé déjà en d'autres lieux du monde : effroi d'être si inapte à comprendre les conceptions de ces gens-là sur le Divin et sur la Mort... Pendant ma brève existence d'homme, jamais, jamais je n'aurai le temps de rien déchiffrer de cette race, trop foncièrement dissemblable de la mienne ; or je sens en moi sourdre un triste et ardent désir d'en pénétrer l'âme, et, - ceci pour me confondre comme un rappel d'en bas, - c'est surtout à cause de cette petite créature qui passe et repasse entre les pagodes dorées : son regard et tout son être m'attirent plus que de raison.

De temps à autre, l'un des bonzes drapés de jaune vient frapper sur une énorme cloche suspendue tout près du sol [...]. Ce doit être quelque signal pour la fin des prières ; d'ailleurs, les groupes se font de plus en plus clairsemés, les adorateurs s'en vont. Ah ! ... Elle est partie, la jeune femme au pagne couleur jonquille ; donc, c'est fini, jamais, jamais plus je ne saurai rien d'elle. Son départ me laisse intolérablement seul, et je préfère m'en aller aussi. [...]

* * *

Cette pagode, la plus sainte de Birmanie, la Shwédagon, aurait été fondée en 588 av. J.-C., du temps même du Bouddha, mais c'est seulement au XIV^e siècle que les souverains de basse Birmanie témoignèrent de l'intérêt pour ses reliques, entreprenant vastes travaux et précieuses dotations, portant à 18 mètres la hauteur du stupa central, aujourd'hui de 98 mètres. La reine, au XV^e siècle, dota la Shwédagon de son poids d'or, 40 kg ; les feuilles d'or sont si légères que le stupa fut entièrement recouvert d'or, de la base à la pointe. Huit tremblements de terre ont endommagé l'édifice, toujours reconstruit et agrandi ; en 1871 le roi Mindon fit aménager l'actuelle « ombrelle ». Depuis 1900 il est redoré tous les cinq ans en collectant les donations pour la pose des feuilles, mais aussi de plaques d'or. Le bulbe sommital, en fer forgé plaqué d'or, est incrusté de bijoux dont Pierre Loti ne semble pas avoir eu connaissance : diamants, rubis, émeraudes et autres pierres précieuses. Ce bulbe est surmonté d'une girouette ornée de 1 090 diamants et 1 338 autres pierres. Enfin le « bouton de diamant » couronnant l'édifice, un globe d'or, est incrusté de 4 350 diamants et de 93 pierres précieuses, dont un énorme rubis.

Au XV^e siècle la colline fut arasée et confortée pour constituer une terrasse de plus de 5 ha. Au pied des pagodes d'or se pressent une multitude d'oratoires, de pavillons, pavoisés et fraîchement repeints. Dans toutes les salles de prière, des boîtes en verre collectent les donations pour l'entretien de l'édifice ; les fidèles sont généreux. Deux « autels du jour de naissance » s'élèvent sur chacune des quatre faces de la base du grand stupa, un pour chacun des huit jours de la semaine birmane : lundi, mardi, mercredi matin, mercredi après-midi, jeudi, vendredi, samedi et dimanche. Un animal symbolise chaque jour : tigre pour le lundi, lion pour le mardi, éléphant avec défenses pour le mercredi matin, éléphant sans défenses pour le mercredi après-midi, rat pour le jeudi, etc. Sur chacun de ces autels un bassin au centre duquel trône un Bouddha en marbre ; chaque fidèle doit arroser la statue autant de fois qu'il a vécu d'années.

Il y a encore quelques robes longues de nos jours à la Shwédagon, mais plus de gazes ni de pagnes couleur jonquille ; en un siècle les tenues se sont bien occidentalisées. Mais, toujours sereins, les visages des fidèles n'ont pas changé, leurs prières sont ferventes, leurs offrandes encore plus généreuses : cierges, encens, régimes de bananes, de modestes bouquets et d'énormes compositions, des glaïeuls et toute la variété des fleurs tropicales.

Pierre Loti parle des « clochettes éoliennes », « sonnette[s] légère[s], que le moindre souffle agite... » Ces cloches sont, par milliers, suspendues au couronnement du grand stupa, il y en a également au sommet de divers édifices. Une plaque de tôle en forme de cœur, revêtue d'or, est fixée au battant de chacune pour permettre, au moindre souffle d'air, à la cloche de sonner. En raison de la grande hauteur où elles se trouvent et de l'importance de la foule on les entend peu à la Shwédagon ; elles produisent ailleurs un incroyable concert cristallin.



« Beaucoup [de] fidèles sont accroupis en prière, devant toutes ces pagodes ouvertes où l'on aperçoit, dans l'or des fonds, les compagnies de Bouddhas aux yeux baissés. »



« Les Bouddhas, de taille surhumaine, assis en cénacle »

Pierre Loti et l'île de Pâques

Roggeven en 1722, Cook en 1774, La Pérouse en 1786 et tous les Européens, Pierre Loti parmi eux, qui pendant deux siècles ont abordé une Île de Pâques sans arbres mais aux rivages jalonnés de statues gigantesques comme on n'en voit nulle part ailleurs, ont pensé qu'elles ne pouvaient être l'œuvre de ses habitants qui, à plusieurs milliers de kilomètres de la terre la plus proche, vivaient nus, sans outils métalliques ni même en bois, ne disposant que de frêles pirogues permettant tout juste de pêcher par mer calme. Qui et comment avait donc taillé, déplacé puis élevé les statues ; d'où venaient ces hommes, comment étaient-ils parvenus sur ce rocher ? Mystères longtemps inexplicables ; il y a moins de mystère aujourd'hui mais, pour appâter le lecteur, maints auteurs continuent de nos jours à entretenir le suspense. Pour les Amis de Pierre Loti levons un coin du voile.

D'où sont venus les Pascuans ? Comment vivaient-ils ?

Les théories les plus variées et les plus folles ont été avancées, les habitants de l'Île de Pâques auraient été d'origine amérindienne, les vents dominants soufflant d'est en ouest, hébraïque, leur récits présentant des analogies avec la Bible et la Genèse ; mais aussi égyptienne, africaine, aryenne, viking ; Pierre Loti lui-même, les imaginera descendants des rescapés de l'Atlantide :

« ... Ou bien ce pays est-il un lambeau de quelque continent submergé jadis comme celui des Atlantes ? ... Des routes dallées, comme étaient les voies romaines, descendent se perdre dans l'océan ... ces routes plongeant dans les eaux sembleraient l'indiquer... ».

La réalité est plus prosaïque. Les ancêtres des Pascuans sont Polynésiens, archéologie et génétique en ont aujourd'hui apporté la preuve ; les "routes" dont parle Julien Viaud ne sont que des coulées de lave et des plans inclinés permettant de mettre à l'eau les pirogues.

Vers 1500 av. J.-C. des peuples originaires de l'Asie du Sud-Est sillonnaient l'ouest du Pacifique à la recherche de terres nouvelles. Au moyen de simples outils en pierre ils avaient construit d'immenses catamarans d'environ 30 mètres de long dont les deux coques, reliées par un pont, portaient les voiles et un solide abri ; ces navires leur permettaient de naviguer avec femmes et enfants, jusqu'à plus de 100 personnes, emportant avec eux animaux et plantes en tous genres destinés à assurer la subsistance aussi bien en mer que dans la future colonie : bananier, igname, patate douce et, autre plante à tubercule alimentaire, le taro, furent introduits sur la terre d'accueil de même que cochons, chiens, poules, rats et oiseaux familiers. Essentiellement basé sur l'observation des étoiles le système de navigation utilisait aussi les routes de vols d'oiseaux, les signaux du ciel, nuages et changements de couleur, ainsi que les signaux de la mer, couleur de l'eau, débris flottants, algues, etc... La distance parcourue par vent constant pouvait dépasser 200 kilomètres par jour : en 1976 un catamaran reproduisant les bateaux polynésiens d'autrefois a rallié Hawaï à Tahiti, soit 4 550 kilomètres, en 35 jours par vent de travers.

Arrivés en Polynésie orientale vers 150 av. J.-C. ces audacieux navigateurs ont poursuivi l'exploration en direction du levant. Avec ses 20 kilomètres de côté Rapa Nui est un point dans l'océan ; aussi intuitifs soient-ils bien des Polynésiens ont dû passer à proximité sans la voir avant, sans doute, d'aller mourir d'inanition au milieu du Pacifique.

Et puis un jour, entre 500 et 600 ap. J.-C, deux bateaux navigant de conserve ont abordé à Anakena, seule vraie plage de l'île : ceux d'un roi polynésien vaincu, Hotu Matua, parti comme le voulait la tradition à la recherche d'une autre terre. Sachant, dit-on, que cette île était la dernière avant longtemps, il y resta malgré son abord inhospitalier et ses ressources limitées.

Chargés du culte des ancêtres les prêtres jouissaient de prérogatives proches de celles des nobles mais le pouvoir politique était aux mains des *mata toa*, les chefs de guerre. Les spécialistes, chantres, sculpteurs, pêcheurs, bénéficiaient d'une considération variable selon leur spécialité et leur adresse ; le petit peuple cultivait la terre et fournissait la corvée lors des grands travaux ; capturés lors des combats les esclaves étaient astreints aux travaux forcés, voués aux sacrifices et considérés par leurs maîtres comme une savoureuse réserve de nourriture !

L'habitation traditionnelle était une structure de forme elliptique, simple toit recouvert de feuilles d'herbe ou de bottes de joncs, sorte d'embarcation retournée la coque en l'air et reposant directement sur le sol :

« ... ils m'invitent à entrer, ce que je suis obligé de faire à quatre pattes, en me fauillant à la manière d'un chat qui passe par une chatière, car la porte, au ras du sol, gardée par deux divinités en granit de sinistre visage, est un trou rond, haut de deux pieds à peine.

Là dedans, on n'y voit pas, surtout à cause de la foule qui se presse et jette de l'ombre alentour ; il est impossible de se tenir debout, bien entendu, et, après les grands souffles vivifiants du dehors, on respire mal, dans une odeur de tanière ».



Hotu Matua débarqua sur la plage d'Anakena

La porte était fermée d'un filet aux mailles suffisamment serrées pour empêcher le passage des poules. Les Pascuans travaillaient, mangeaient et bavardaient dans la journée sur un pavage semi-circulaire aménagé devant la maison, la nuit ils dormaient à l'intérieur, sur des nattes de joncs posées sur un matelas d'herbes, la tête reposant sur un oreiller en pierre. Les habitants vivaient parfois, en particulier lors de tempêtes pouvant emporter les frêles maisons, dans quelques-unes des nombreuses grottes dont l'entrée pouvait être murée, ne laissant qu'un étroit passage.

Les maisons étaient groupées en villages, la plupart installés en bord de mer, chacun avec un centre cérémoniel d'importance variable selon la puissance de la communauté mais comportant toujours une plate-forme centrale surélevée, l'« ahu » supportant les statues des ancêtres, les « moai », reposant en général sur de grandes dalles en basalte sous lesquelles étaient ensevelis les ossements des morts.

Devant l'ahu une place ouverte pour les réunions, sociales ou cérémonielles, de la communauté ; sur la place de quelques ahu il existe des espaces circulaires délimités, les « paina », où avaient lieu des cérémonies en souvenir des défunts illustres.

Près des habitations se trouvaient des constructions de pierre, les « hare moa » : la nuit les Pascuans y enfermaient leurs poules, réelle richesse pour leur propriétaire, pour leurs œufs et leur chair mais aussi car elles faisaient l'objet de cadeaux lors des cérémonies et des fêtes.



Te Pito Te Kura, le nombril du monde

et d'oiseaux de mer le Pascuan moyen pratiquait la pêche entre les rochers du rivage, ramassant oursins et coquillages, attrapant crabes, langoustes et poulpes à la main ou dans des filets, harponnant de petits poissons.

Équipés de lignes munies d'hameçons en os ou en pierre des pêcheurs spécialistes s'éloignaient de la côte dans des pirogues en planches « cousues » mais la grosse mer y rendait la pêche dangereuse sinon impossible pendant l'hiver, de juillet à septembre.

Le « mahute », mûrier à papier cultivé à proximité des habitations servait à la confection du « tapa », étoffe d'écorce battue ; mais la production d'écorce de mahute était faible, la confection des étoffes délicate, aussi les Pascuans portaient-ils peu de vêtements, souvent réduits à leur plus simple expression, Julien Viaud le note à une époque où, pourtant, tous les habitants sont depuis au moins quatre ans convertis au christianisme :

« Toutes deux sont nues, Marie et Iouaritaï, à part une ceinture qui retombe un peu aux places essentielles ; leur corps serait presque blanc sans le hâle du soleil et de la mer, s'il ne gardait toutefois ce léger reflet de cuivre rouge, qui est le sceau de la race. De longs tatouages bleus, d'une bizarrerie et d'un dessin exquis, courent sur leurs jambes et leurs flancs, sans doute pour en accentuer la sveltesse charmante... ».



Fondation d'une maison traditionnelle et son pavage extérieur. Dans les pierres de fondation on aperçoit les trous ayant servi à fixer les arceaux supportant le « chaume » du toit

Pour retenir l'humidité du sol et protéger les cultures de l'ardeur du soleil comme de la violence et la salinité des vents, les Pascuans construisaient, à proximité des habitations, des structures en pierre, appelées « manavai », de 3 à 10 mètres de diamètre, dans lesquelles on plantait des légumes, des mûriers à papier, des bananiers. Des patates douces, des taros, de la canne à sucre et d'autres plantes poussaient à l'abri des intempéries dans de véritables serres ; les hommes cultivaient aussi des champs protégés du soleil et du vent par un matelas d'herbe conservant l'humidité et servant d'engrais.

Pas d'ossement de chien ni de porc sur les sols archéologiques les plus anciens, les repas cannibales étaient réservés aux chefs militaires et à leurs guerriers ; pour apporter un complément aux menus de poule, de rat



L'abri des barques de pêche à Hanga Roa, actuellement seule agglomération de l'île

Le mystère des statues

Plus de mystère pour les statues de l'île de Pâques. Les moai ont été créés pour représenter les ancêtres importants de chaque lignée. Au cours des ans leur forme est devenue plus stylisée et leur taille de plus en plus grande. Pendant des siècles ces statues ont dominé en silence la vie quotidienne du peuple de Rapa Nui mais, brutalement, les Pascuans abandonnèrent le culte des ancêtres. Non entretenus, les moai dressés sur les ahu furent renversés, parfois volontairement, plus aucun n'était debout lors du passage de Pierre Loti en 1872 :

« ... je demande les statues, que je n'aperçois nulle part – et alors Atamou, d'un geste recueilli, m'invite à regarder mieux à mes pieds... j'étais perché sur le menton de l'une d'elles, qui, renversée sur le dos, me contemplait fixement d'en bas, avec les deux trous qui lui servaient d'yeux... En effet elles sont là, une dizaine, couchées pêle-mêle et à moitié brisées... Leur visage est sculpté avec une inexpérience enfantine ; des rudiments de bras et de mains sont à peine indiqués le long de leur corps tout rond, qui les fait ressembler à des piliers trapus... il y en a d'autres, dans les lointains de l'île, beaucoup d'autres, toute une peuplade gisante et morte, le long des grèves blanchies par le corail. »

Toutes les statues ont été façonnées dans des carrières ouvertes sur les flancs du volcan Rano Raraku, culminant à 150 mètres environ au sud-est de l'île, choisi pour la qualité de ses roches, un tuf volcanique relativement tendre. Des centaines de statues, abandonnées en cours d'élaboration, permettent de reconstituer les différentes phases de fabrication. Délimitant d'abord le moai sur la roche les ouvriers attaquent le bloc avec des pics en pierre ; travaillant à l'étroit dans des sortes de rigoles d'environ 0,60 m de largeur et 1,50 m de profondeur. Ils commençaient à sculpter la tête, puis le corps et enfin les flancs, polissage et détails de finition étant effectués avant que la statue ne soit totalement détachée,



Moai abandonné en cours de fabrication dans la carrière du Rano Raraku



Sur le flanc sud du Rano Raraku les moai prêts à livrer sont partiellement ensevelis dans les éboulis de la carrière

opération délicate provoquant souvent d'irréremédiables fractures : le moai était sapé jusqu'à reposer sur une mince « quille » détruite en y perçant des trous ensuite agrandis, la quille étant progressivement remplacée par des cales en pierre. Acheminées sur des rondins au pied du volcan les statues y étaient redressées en les faisant glisser dans un trou aménagé dans la pente, ou sur une terrasse ; là, le sculpteur achevait le dos du moai. Après plusieurs mois de labeur avec de simples outils de pierre, pics, ciseaux et burins de basalte, un géant de pierre venait de naître des flancs du volcan.

Après leur finition au pied du Rano Raraku les effigies d'ancêtres étaient transportées jusqu'à des ahu dont le plus lointain se trouve à 20 kilomètres de la carrière. Le manque d'informations précises sur le mode de transport et d'érection des moai a déchaîné les imaginations, d'autant que le poids des statues a toujours été surévalué, il a été question de 300 à 400 tonnes. La hauteur du moai moyen était de 4,05 mètres et son poids de 12,5 tonnes. Le plus grand érigé sur un ahu était haut de 9,80 mètres et son poids estimé à 75 tonnes ; le plus petit mesurait seulement 1,13 mètre. Il est vrai cependant que le transport de ces colosses relève de l'exploit... encore que la difficulté semble résider moins dans le transport proprement dit que dans le fait de les déplacer sans les briser ! Des chercheurs ont développé des théories, essayé diverses méthodes de déplacement ; la plus vraisemblable consistait à coucher le moai sur un traîneau de troncs d'arbres garni de joncs et à faire avancer le traîneau sur des rondins de bois ; on a, de cette manière, déplacé un moai sur 500 mètres en 5 minutes.

Arrivé au pied de l'ahu le moai était progressivement redressé à l'aide de leviers en bois en accumulant au fur et à mesure des pierres sur la partie frontale jusqu'au redressement total. Il est unanimement admis que cette méthode, employée en 1956 par Thor Heyerdahl pour redresser le premier des moai aujourd'hui debout, le solitaire de l'ahu Ature Huki à Anakena, était celle des anciens Pascuans.

Certains moai portaient sur la tête un énorme cylindre de tuf volcanique rouge provenant d'une autre carrière, celle de Puna Pau à plus de douze kilomètres du Rano Raraku. Cette coiffure, dite « pukao », surplombant les yeux à la manière d'une visière, a été diversement interprétée : chapeau, coiffure ou couronne, cela n'a pas encore été éclairci : il demeure au moins un mystère à l'île de Pâques. Il en reste d'ailleurs au moins un autre, comment les pukao étaient-ils juchés sur les moai : liés à eux avant érection ou juchés à leur sommet une fois le moai en place, mais comment ?

L'archéologue Sergio Rapu, natif de l'île de Pâques, découvrit et reconstitua pour la première fois en 1978 l'œil d'une statue : un bloc de corail blanc avec en son centre un bloc d'obsidienne figurant la pupille s'inséra parfaitement dans l'orbite du moai au pied duquel il gisait. Sans doute les statues étaient-elles toutes ainsi terminées, prenant

réellement vie lorsqu'on leur donnait un regard. Un seul des moai redressés a ainsi été complété, celui de l'ahu Hanga Kioe, le résultat est saisissant.

Autrefois chaque moai avait un nom, aujourd'hui ils n'ont qu'un numéro apposé par un missionnaire aux fins d'inventaire. On a ainsi dénombré 887 moai dont 288 seulement transportés puis érigés sur un ahu, 110 moai brisés, 92 en cours de transport vers un ahu et 397 restés à la carrière de Rano Raraku où l'on a vraiment l'impression d'un chantier où les ouvriers vont revenir demain.

Pourquoi tant de statues inachevées ? Là encore plusieurs théories. La légende veut que, s'étant fait voler une langouste par les sculpteurs, une sorcière au puissant « mana » ait ordonné la fin de leur travail ; les plus récentes recherches permettent de conclure à une grave et longue sécheresse, sans doute un épisode « El Nino » qui, au cours des années 1650, a entraîné la disparition des arbres : sans troncs pour les leviers et les chariots, les moai n'ont pu être transportés, ceux terminés sont restés sur place, le chantier fut arrêté vers 1680.

Plantées dans le sol pour leur finition, plus ou moins ensevelies par les débris venant de la partie supérieure du volcan, les statues du Rano Raraku sont toutes restées debout, l'effet est saisissant, pour moi davantage que devant les moai ailleurs relevés sur Rapa Nui. Se rendant à pied vers la carrière, Pierre Loti fut impressionné par les statues jalonnant le parcours :

« ...Les dieux se multiplient toujours à mesure que nous avançons vers le Rano Raraku... le sol en est jonché ; on voit partout leurs informes masses brunes émerger des hautes herbes ; leurs coiffures, qui étaient des espèces de turbans, en une lave différente et d'un rouge de sanguine, ont roulé çà et là, aux instants des chutes, et l'on dirait de monstrueuses pierres meulières. »

Le voici maintenant arrivant au Rano Raraku :

« Il y a une heure et demie environ que nous avons repris notre route depuis la halte de Vaïhou, lorsque nous commençons de distinguer, debout au versant de cette montagne, de grands personnages qui projettent sur l'herbe triste des ombres démesurées. Ils sont plantés sans ordre et regardent de notre côté comme pour savoir qui arrive, bien que nous apercevions aussi quelques longs profils à nez pointu tournés vers ailleurs... Ils n'ont pas de corps, ils ne sont que des têtes colossales, sortant de terre au bout de longs cous et se dressant comme pour sonder ces lointains toujours immobiles et vides... point d'yeux, rien que des cavités profondes sous le front, sous l'arcade sourcilière qui est vaste et noble – et cependant ils ont l'air de regarder et de penser... Il y en a aussi de tombés et de brisés. D'autres que le temps, l'exhaussement du sol ont enfouis jusqu'aux narines semblent renifler la terre. »



Tête du moai de l'ahu Hanga Kioe

Y a-t-il une écriture pascuane ?

Les Pascuans nouvellement convertis remirent en 1868, en signe de respect à l'évêque de Tahiti, enroulée sur un vieux morceau de bois, une cordelette tressée avec leurs cheveux. Ainsi fut découverte la première tablette kokau rongo rongo, canne de chanvre, couverte de caractères hiéroglyphiques. En 1864 l'un des missionnaires, Eugène Eyraud, avait signalé la présence, dans toutes les habitations, de tablettes et de bâtons couverts de tels signes. Ce sont des figures d'animaux inconnus dans l'île, tracées au moyen de dents de requin ou d'éclats d'obsidienne, et chaque figure a un nom.

L'ancienneté de cette « écriture » est très discutée. La tradition prétend que Hotu Matua lui-même aurait créé une école pour enseigner la confection de ces tablettes mais, pour certains spécialistes, l'écriture en serait inspirée du « traité » signé avec les Espagnols. Il existe peu d'informations anciennes sur la signification et la façon dont les Pascuans utilisaient les 21 tablettes et 5 insignes royaux, un bâton et quatre pectoraux portant des signes identiques, considérés comme authentiques.

Les tablettes sont couvertes, sur les deux faces, de caractères géométriques anthropomorphes et zoomorphes, disposés en lignes régulières. Pouvant se combiner entre eux ces signes sont identiques d'une tablette à l'autre ; l'une de ces tablettes, celle dite aruku kurenga, comporte 1 135 signes, l'un d'eux y est représenté 183 fois. Même si certains signes peuvent représenter des mots il n'existe aucune preuve de l'existence de phrases complètes ou d'une grammaire ; on pense que ces glyphes servaient de procédé mnémotechnique facilitant la récitation des traditions orales et des généalogies.

La « lecture », en fait donc une récitation, s'effectuait de bas en haut et de gauche à droite. Les signes étant inversés une ligne sur deux, le récitant devait retourner la tablette à la fin de chaque ligne. Appelée « boustrophédon à inversion alternée » cette écriture est unique au monde. De nombreux chercheurs ont essayé de déchiffrer les tablettes, à ce jour aucun n'y est parvenu.

Pierre Loti paraît avoir été le premier à rapporter en Europe et publier le frottis de l'une de ces tablettes, un extrait en figure dans l'édition des Voyages publiée en 1991 chez Robert Laffont dans la collection Bouquins.

« ... Le soir, à bord, j'ai entre les mains, pour la première fois, une des tablettes hiéroglyphiques de Rapa-Nui... un de ces « bois qui parlent », ainsi que les Maoris les appellent. Elle est en forme de carré allongé, aux angles arrondis ;

elle a dû être polie par quelque moyen primitif, sans doute par le frottement d'un silex ; le bois, rapporté on ne sait d'où, en est extrêmement vieux et desséché. Oh ! la troublante et mystérieuse petite planche, dont les secrets à présent demeureront à jamais impénétrables ! Sur plusieurs rangs, des caractères gravés s'y alignent ; comme ceux d'Égypte, ils figurent des hommes, des animaux, des objets ; on y reconnaît des personnages assis ou debout, des poissons, des tortues, des lances. Ils éternisaient ce langage sacré, inintelligible pour les autres hommes, que les grands chefs parlaient, aux conseils tenus dans les cavernes. Ils avaient un sens ésotérique ; ils signifiaient des choses profondes et cachées, que seuls pouvaient comprendre les rois ou les prêtres initiés... »



Motu Nui. De 1680 à 1867 le mata toa dont un champion ramassait sur cet îlot le premier œuf de sterne était roi pour l'année

Aux tablettes étaient associés des chants psalmodiés par des spécialistes, les tangata rongo rongo qui, avec leurs serviteurs, pouvaient seuls manipuler ces objets. Il existait des tablettes pour les chants de fêtes, pour la guerre, pour les cérémonies funéraires... Les disciples des tangata rongo rongo étaient instruits à l'écriture et à la lecture des tablettes dans diverses écoles, la plus célèbre se trouvant à Anakena. Chaque année le roi y présidait une cérémonie publique au cours de laquelle les tangata rongo rongo rivalisaient dans des épreuves de récitation des tablettes sacrées. Si un élève hésitait à déchiffrer les glyphes les tablettes du maître étaient confisquées.

Quand les esclavagistes péruviens dévastèrent Rapa Nui entre 1862 et 1864 tous les hommes en âge de travailler furent enlevés, parmi eux tous les tangata rongo rongo. Limitée à un groupe de personnes initiées, l'écriture rongo rongo n'avait aucune relation avec le langage parlé, sa connaissance fut perdue irrémédiablement avec la mort au Pérou du dernier des tangata rongo rongo.

L'Île de Pâques au XXI^e siècle

Deux avions de ligne par semaine, un bateau par mois, une centrale électrique au fuel permettant l'alimentation en eau potable par dessalement de l'eau de mer, télévision par satellite mais aussi un émetteur local fonctionnant plusieurs heures tous les soirs, une église catholique trop petite chaque dimanche pour la foule des fidèles, ordinateurs et internet avec cybercafés, deux routes revêtues sur lesquelles circulent automobiles américaines et japonaises, plusieurs hôtels et une bonne vingtaine de pensions pour une population de 3 000 habitants accueillant chaque année plus de 10 000 touristes, l'Île de Pâques semble tout à fait intégrée dans le siècle.

Pas d'hôpital, tout juste un dispensaire manquant de médicaments, pas d'impôt non plus, le gouvernement chilien paie tous les équipements collectifs et pourtant les Pascuans se plaignent d'être abandonnés ; sans doute pas les Chiliens venus ici comme dans une colonie, ni les étrangers comme cet ancien mécanicien d'Air France occupé à faucher l'herbe entre les statues du Rano Raraku ; mais les Pascuans « de souche » réclament à la fois le respect des traditions et davantage d'équipements, davantage de touristes et le respect des sites.

L'île, en fait, ne vit que du tourisme et les touristes, dans leur quasi-totalité viennent à l'Île de Pâques uniquement pour, entre deux avions, aller voir les statues du Rano Raraku, de la plage d'Anakena et des ahu proches de Hanga Roa. Mais pourquoi diable ces statues sont-elles si célèbres ? Les récits de Cook, Lapérouse et Thor Heyerdahl y sont sans doute pour quelque chose mais celui qui a le plus contribué à entretenir le mystère et intriguer la curiosité des foules s'appelle Julien Viaud, connu sous son pseudonyme de Pierre Loti par tous les Pascuans. Parlant des moai du Rano Raraku il écrivait :

« ... ils ne sont point l'œuvre des Maoris, ceux-là. D'après la tradition que les vieillards conservent, ils auraient précédé l'arrivée des ancêtres ; les migrants de Polynésie, en débarquant de leurs pirogues, il y a un millier d'années, auraient trouvé l'île depuis longtemps déserte, gardée seulement par ces monstrueux visages. Quelle race, aujourd'hui disparue sans laisser d'autre souvenir dans l'histoire humaine, aurait donc vécu ici jadis, et comment se serait-elle éteinte ?... ».

Non seulement les Pascuans ne lui en veulent-ils pas d'avoir cru à la légende, ils lui sont reconnaissants d'avoir déploré la destruction de leur patrimoine, d'avoir été sensible à leur âme et de l'avoir respectée.



Hauts de 4 à 7 mètres les quinze moai de l'ahu Tongariki, ont été relevés grâce au sponsoring d'une entreprise japonaise

Pierre Loti et les Pascuans d'aujourd'hui

En ce début de XXI^e siècle tous les Pascuans connaissent le nom d'Hotu Matua, leur plus lointain ancêtre ; personne n'ignore les noms de Cook et Lapérouse, chacun des deux ayant donné son nom à une baie, ni ceux du frère Eyraud et du père Englert, missionnaires ayant consacré leur vie à l'évangélisation de l'île. Il est un autre nom connu de tous, celui d'un tout jeune homme ayant à peine séjourné quatre jours à Rapa Nui, Julien Viaud, plus tard connu sous le pseudonyme de Pierre Loti, ni grand capitaine, pas même encore écrivain, mais alors simple "reporter d'images".

Sa célébrité, Pierre Loti la doit à la publication des pages de son journal consacrées à ce séjour, peut-être davantage encore aux dessins réalisés par lui à une époque où la photographie n'existait encore pas. D'autres avant lui avaient écrit leurs observations sur l'île et ses habitants, d'autres avaient établi des plans, dessiné des statues ; aucun n'était parvenu à ce que lui ont permis, dès ce premier voyage, son exceptionnelle sensibilité et son talent d'écrivain : saisir en un instant l'âme de chacun et du peuple tout entier puis faire partager à tous ses lecteurs ce qu'il avait ressenti. Plus tard, sa célébrité permettra aux pages consacrées par lui à l'île de Pâques de connaître la plus importante diffusion.

L'importance de cette diffusion n'est pourtant qu'un élément de l'intérêt porté à Pierre Loti ; mieux que les autres il a observé et décrit les habitants de l'époque, pénétré leurs sentiments et su faire partager à des millions de lecteurs ce qu'il avait ressenti, permettant aux modernes Pascuans de retrouver la vie et les sensations de leurs ancêtres.



La case du vieux chef

Par certains de ses dessins Pierre Loti fut un inestimable témoin. Non point en croquant la silhouette des statues, elles n'ont pas changé depuis 130 ans, on reconnaît aisément sur place chacune de celles dont il a tiré le portrait même si, sans doute pour la commodité de la composition, il en a rapproché certaines les unes des autres. Son témoignage est par contre irremplaçable en ce qui concerne la description des habitants : mieux que certains il s'est intéressé à eux et à leur mode de vie, le dessin page précédente en est l'illustration.

« ... je vais demander au vieux chef l'hospitalité d'un moment, et, marchant à quatre pattes, je m'insinue en son logis ».

Mieux que n'importe quel texte cette illustration montre la forme de l'habitation, l'exiguïté de la porte et les deux statues montant la garde de part et d'autre ; mais aussi, à gauche, une scène de cuisine, le seul témoignage connu de la manière dont les Pascuans abritaient le feu du perpétuel vent régnant sur l'île. Un autre dessin reproduit avec la plus extrême précision les tatouages de la chéfesse.

Les Pascuans d'aujourd'hui sont reconnaissants à Pierre Loti d'avoir su aussi bien voir et faire voir, aussi bien sentir la vie profonde des êtres et des choses, aussi bien réussir, au-delà d'une vision active et pénétrante, à engager un véritable dialogue avec les paysages, les monuments, les hommes et leurs mœurs.

En passant à Mascate

Entourée de montagnes et de déserts, Mascate, la capitale portuaire du sultanat d'Oman, est située sur la côte du golfe d'Oman. Loti y est passé en avril 1900, venant de l'Inde (le Béloutchistan se trouve dans l'actuel Pakistan) et allant à Bendar Bouchir, sur le golfe Persique, d'où il est parti pour son voyage en Iran.

« Nous avons quitté depuis trois jours le Béloutchistan sinistre, aux solitudes miroitantes de sable et de sel sous un soleil qui donne la mort; la ligne de ses affreux déserts nous avait longtemps poursuivis, monotone dentelure violette qui n'achevait pas de se dérouler aux confins de notre horizon. Et puis, nous n'avions plus vu que la mer, — mais une mer incolore, chaude et molle, sur laquelle traînaient des buées irrespirables, d'épaisses vapeurs de fièvre.



Mascate, la vieille ville

vapeur, comme au-dessus d'une vasque d'eau bouillante. Et le malfaisant soleil, qui nous maintenait nuit et jour à une température de chaudière, se levait ou se couchait sans rayons, tout jaune et tout terni, tout embué d'eau comme dans les brumes du Nord.

Mais, le matin du quatrième jour, ce même soleil, à son lever, apparut dans une pure splendeur. L'Arabie était là près de nous, surgie comme en surprise durant la nuit, les cimes de ses montagnes se profilant déjà très haut, dans l'air tout à coup clarifié, infiniment limpide et profond ; l'Arabie, terre de la sécheresse, soufflait sur nous son haleine brûlante, qui était dénuée de toute vapeur d'eau et qui balayait vers le large les brouillards marins. Alors, les choses étaient redevenues lumineuses et magnifiques, les choses étalaient leur resplendissement sans vie, dans des transparences absolues, ainsi qu'il doit arriver quand le soleil se lève sur les planètes qui n'ont pas d'atmosphère.



Ensuite, dès que fut passé l'enchantement rose de l'extrême matin, ces montagnes d'Arabie prirent pour la journée des teintes violentes et sombres d'ocre et de charbon ; avec leurs milliers de trous et leurs brûlures noires, elles affectèrent des aspects de monstrueux madrépores calcinés, de monstrueuses éponges passées au feu; elles apparurent comme les vieilles scories inutilisables des cataclysmes primitifs.

Cependant nous arrivions à Mascate, et des forteresses sarrasines, des petites tours de veille fantastiquement perchées, commençaient de montrer çà et là leurs blancheurs de chaux, au faite éblouissant des montagnes. Et, une baie s'étant ouverte dans ce chaos des pierres noircies, nous aperçûmes la ville des Imans, toute blanche et silencieuse, baignée de soleil et comme baignée de mystère, au pied de ces amas de roches qui simulaient toujours de colossales éponges carbonisées.

Point de navires à vapeur, point de paquebots au mouillage devant la muette ville blanche qui se mirait dans l'eau; mais quelques grands voiliers, comme au temps passé, des voiliers qui arrivaient, charmants et tranquilles, toute leur toile tendue à la brise chaude; et quantité de ces hautes barques d'Arabie qu'on appelle des boutres et qui servent aux pêcheurs de perles. Avec ces navires d'autrefois entrant au port, et avec ces tours crénelées, partout là-haut sur les cimes, on eût dit une ville des vieux contes merveilleux, au bord de quelque rivage sarrasin étrange comme en rêve.

Ainsi qu'à Damas, [...] ou à Méquinez, ainsi que dans toutes les pures cités de Mahomet, dès l'entrée à Mascate, nous sentîmes s'abattre sur nos épaules le manteau de plomb de l'islam.

La ville, de loin si blanche, était un labyrinthe de petites rues couvertes, où régnait une demi-nuit, sous des toitures basses. Là dedans, un charme et une angoisse venaient ensemble vous étreindre ; on subissait à l'excès ce trouble sans nom qui, dans tout l'Orient, émane du silence, des visages voilés et des maisons closes.

Il y avait pourtant des ruelles vivantes, - mais de cette vie uniquement et farouchement orientale qui est pour nous si lointaine. Il y avait, comme dans tous les autres ports du Levant, des séries de petites échoppes où mille objets de parure se vendaient dans l'ombre, toujours dans l'ombre : étoffes à grands ramages barbares, harnais brodés, pesans colliers de métal, et poignards courbes à gaine précieuse en filigrane d'argent. Mais ces échoppes étaient encore plus obscures qu'autre part, et cette ombre d'ici, plus épaisse, plus jalouse qu'ailleurs. Partout, une chaleur de forge, l'impression constante d'être trop près d'un brasier, et parfois, sur la tête, une sensation de brûlure soudaine, quand un rayon de soleil tombait à travers les planches des plafonds. On rencontrait des hommes maigres, nomades du Grand Désert, à l'attitude sauvage et magnifique, détournant leur fin profil cruel, se reculant par dédain pour ne pas vous frôler. Et les femmes, aux chevilles alourdies par des cercles d'argent, étaient, il va sans dire, d'indéchiffrables fantômes, qui se plaquaient craintivement aux murailles quand on passait, ou bien s'engouffraient dans les portes; elles portaient des petits masques noirs, des espèces de petits loups brodés d'or et de perles, avec des trous carrés pour les yeux, - chacune d'elles semblant personnifier un peu de ce mystère d'Islam qui pesait sur toutes choses.

Et cette ville sacrée de l'Iman, - au pied des abruptes montagnes qui avaient l'air de la murer dans sa baie, de l'isoler au bord de sa mer bleue, - communiquait cependant par des défilés, par des couloirs de sable entre les roches brûlantes, avec la grande Arabie impénétrable, avec les oasis inconnues et les immensités désertes ; elle commandait les régions obstinément fermées, elle était la clef des solitudes.

Au consulat de France, où je passai la matinée, les fenêtres étaient grandes ouvertes à la bonne brise des sables, qui entraînait partout, ardente et desséchante. Il y vint des émissaires du sultan, - personnages aux allures de noblesse et d'élégance, drapés de fine laine, - chargés de régler l'heure de ma visite à Sa Hautesse et la façon dont je serai reçu.



Ancien palais du Sultan

C'était une ancienne maison de vizir, ce consulat français; aux murs des salles, sous les couches neigeuses de la chaux, s'indiquaient légèrement, comme en bas-relief effacé, des arcades aux festons géométriques, d'une simplicité exquise, - éternels dessins des portes de mosquées ou de palais, que les hommes en burnous ont apportés avec eux, en suivant la ligne des grands déserts, jusqu'en Algérie, jusqu'au Moghreb et en Espagne; et elles disaient à elles seules, les arcades blanches, dans quel pays on était, elles suffisaient à désigner pour moi l'Arabie, - la vieille Arabie que j'adore, et où je suis chaque fois grisé de revenir, sans avoir jamais su comprendre au juste par quel charme elle me tient, ni exprimer sa fascination triste ...

La plus haute des maisons closes qu'en arrivant nous avons vues, presque baignées dans la mer et y mirant leurs blancheurs, c'était le palais du sultan.

Quelqu'un vêtu d'une robe blanche et drapé d'un burnous brun à glands d'or ; de grands yeux très beaux, un visage de trente ans couleur de bronze clair, aux traits réguliers et délicats, illuminés par un franc sourire de bienvenue : tel m'apparut, au seuil de sa demeure où il avait bien voulu descendre, ce sultan de Mascate, qui règne sur l'un des derniers états d'indépendance arabe, sur l'un des derniers pays où les cinq prières du jour ne sont jamais troublées par l'ironie des infidèles. Les ancêtres de cet homme étaient déjà des souverains nombre de siècles avant que fussent sorties de l'obscurité nos plus anciennes familles régnantes d'Europe; il a donc de qui tenir son affinement aristocratique et son aisance charmante.

La grande salle d'en haut, où il me fit asseoir, était déconcertante de simplicité dédaigneuse, avec ses murs uniment blanchis et ses sièges de paille; mais elle donnait par toutes ses fenêtres sur le bleu admirable de la mer d'Arabie, avec les beaux voiliers au mouillage et la flottille immobile des pêcheurs de perles.

« Autrefois, me disait le sultan, on voyait souvent à Mascate des navires de France ; pourquoi ne viennent-ils plus ? »

Hélas ! Que répondre ? Comment lui donner les raisons complexes pour lesquelles, depuis quelques années, notre pavillon a presque absolument disparu de la mer d'Arabie et du golfe Persique, nos navires peu à peu remplacés par ceux de l'Angleterre et de l'Allemagne?...

Le sultan, ensuite, d'accord avec notre consul, voulut bien me proposer de m'arrêter ici quelques jours, et c'était une manière de témoigner sa sympathie pour notre pays, cet accueil au voyageur français qui passait. J'aurais eu des chevaux, des escortes. On m'offrait d'aller vers l'intérieur, voir des villes -mornes sous l'étincelante lumière, des villes où les Européens ne vont jamais ; de visiter les tribus des oasis, qui seraient sorties -à ma rencontre en faisant des fantasias et en jouant du tambour.

Et la tentation d'accepter me prit très fort, là dans cette salle blanche où agissait sur moi la grâce aimable du souverain des déserts. Mais je me rendais en Perse, et je me souvins d'Ispahan, où, depuis des années, je rêvais de ne pas manquer la saison des roses. Je refusai l'honneur, n'avant pas de temps à perdre, puisque l'avril était commencé.

Pour ce voyage de Perse, dont nous causions maintenant, le sultan voulut me donner un beau cheval noir, à lui, qui gambadait par là sur la plage. Mais comment l'emmener par mer, et comment résisterait-il, ce coureur des plaines de sable, dans les terribles défilés qui montent à Chiraz? Après réflexion, je dus refuser encore.

Et, vers la fin du jour, je me retrouvai sur le bateau qui allait m'emporter au fond du golfe Persique. C'était l'instant où la ville couleur de neige commençait à bleuir au déclin du soleil, sous son linceul de chaux, tandis qu'alentour le chaos des pierres se teintait comme du cuivre. Aucun bruit n'arrivait à nous de ces maisons fermées, devenues pâlement bleues, qui se recueillaient plus profondément dans leur mystère à l'approche du soir.

Seuls, les oiseaux de mer s'agitaient, tourbillonnaient en nuée au-dessus de nos têtes, avec des cris, goélands et aigles pêcheurs ; il n'y avait qu'eux de vivants, car les barques mêmes demeuraient engourdies de chaleur et de sommeil, posées sur l'eau tiède comme des choses mortes.



Le poignard (khandjar) n'est pas celui donné à Loti, mais celui, actuellement exposé au musée de Mascate, de l'ancien sultan. Il est tout à fait vraisemblable que celui de Loti était identique.

Avec un peu de mélancolie, je regardais Mascate, où j'avais refusé de rester... Les villes ignorées des oasis, les fantasias des tribus nomades, je venais de repousser l'occasion unique de voir tout cela... Peut-être accordais-je aussi un petit regret au beau cheval noir, que j'aurais eu plaisir à ramener dans mon pays, en souvenir du donateur.

On levait, l'ancre. Alors une barque, qui se hâtait venant du rivage, à la dernière minute m'apporta de la part du sultan deux précieux cadeaux : un poignard à fourreau d'argent, qui avait été le sien, et un sabre courbe, à poignée d'or.

Au crépuscule, disparut l'Arabie.

A mesure que nous nous avançons vers le large, l'air perdait sa légèreté impondérable et sa transparence; il s'épaississait de vapeur d'eau, et bientôt la lune se leva funèbre, énorme et confuse, parmi des cernes jaunes. Nous retrouvâmes la mauvaise et lourde humidité chaude. Et l'horizon trouble, les grisailles de la mer sans contours, firent plus étrangement éclatantes

par contraste ces images de la journée qui restaient encore toutes fraîches dans notre mémoire.

L'Arabie et le désert saharien sont vraiment les régions de la grande splendeur terrestre; nulle part au monde, il ne se joue des fantasmagories de rayons comme là, sur le silence du sable et des pierres ...

Cette ville, à peine entrevue aujourd'hui, laissait dans mes yeux comme une traînée de couleur et de lumière, tandis que je m'éloignais maintenant sous l'épaisseur du ciel sans étoiles. Je repensais aussi à l'accueil du sultan, qui était pour attester combien, par tradition, par souvenir, on aime encore la France, dans ce pays de Mascate où nos navires, hélas ! ne vont plus.

Et cet accueil, j'ai voulu le faire connaître.

Le monument de Papeete à Pierre Loti

L'initiative d'une statue élevée à Papeete à la mémoire de Pierre Loti est venue du bureau de la Société des Études Océaniques (SEO) alors présidée par le Père Emmanuel Rougier qui, en 1929, avait à cet effet pris contact avec le sculpteur Philippe Besnard. Lors de l'assemblée générale de la SEO, le 25 janvier 1930, le Père Rougier présenta un projet de budget de 70 000 F dont 40 000 F pour le sculpteur, 10 000 F pour le bronze et 20 000 F pour le transport de Paris à Papeete. Plusieurs membres du bureau doutant de la réussite de ce projet, la question fut soumise à un vote à l'issue duquel la majorité se prononça pour un buste et proposa que la maîtrise d'ouvrage de l'opération soit confiée à un « Comité Pierre Loti » distinct de la SEO. Ce comité fut constitué le 2 février 1932 sous l'impulsion d'un actif et entreprenant viticulteur bourguignon séjournant fréquemment à Papeete, André Ropiteau, qui en assuma la présidence et l'animation.

Financement et réalisation du monument

Dès la constitution du Comité, André Ropiteau travaille, à plein temps, à recueillir les fonds nécessaires à l'opération : réalisation d'un film intitulé *Promenades aux îles Tahiti*, projeté lors de soirées cinématographiques spéciales. Combats de boxe et autres fêtes sont organisés à Tahiti et aux Îles Sous-le-Vent. André Ropiteau quitte l'île en juillet 1932, ayant déjà recueilli près de 13 000 F. En France il use de ses relations pour organiser, comme à Tahiti, des fêtes au profit du Comité. Celle tenue au Cercle Militaire, à Paris, le 3 février 1933 remportera un beau succès, une grande matinée tahitienne, avec François Mauriac, eut lieu salle Léna le 15 juin 1933. Mais cela ne suffit pas. Alors, écrira-t-il plus tard, j'essaie un peu de « tapage » direct selon la formule habituelle et gênante. Résultats divers. Il lance aussi une campagne de publicité à la radio, au cinéma et dans la presse à laquelle il fournit des articles tout rédigés.

Comme tout se présente bien André Ropiteau n'attend pas d'avoir réuni la totalité de la somme pour signer avec Philippe Besnard un contrat définitif : l'ensemble du monument aura une hauteur de 3,25 m avec, sur un socle en pierre, un buste en bronze pour lequel le sculpteur s'inspirera d'une photo de Loti à 20 ans. Philippe Besnard recevra une somme de 30 000 F (environ 18 000 €) pour le monument prêt à l'atelier, y compris l'emballage du socle. Il prépare une maquette en plâtre, d'environ 50 cm de hauteur, dont il sera ultérieurement exécuté quelques répliques pour diverses personnalités.

Le buste est coulé en bronze par Rudier, la stèle en pierre sculptée par Magin ; enfin, à l'automne 1933, tout est terminé et solidement emballé. *L'Intransigeant* daté du 13 décembre 1933 pourra écrire : « Un socle, une stèle, un buste, le tout pesant quatre ou cinq tonnes, voilà ce que vient d'emporter du Havre, à destination de Papeete, le robuste cargo *Jormigny*. À Marseille transbordement où la compagnie des Messageries maritimes [...] accorde une hospitalité gratuite. Et dans trois mois, alors que l'été austral resplendira [...] l'envoi sera parvenu à bon port ».



Maquette du monument de Papeete
Collection particulière



Monument de Papeete à Pierre Loti

Le navire des Messageries maritimes arrive à Tahiti le 10 janvier 1934, le monument est aussitôt débarqué. André Ropiteau entame sans délai des pourparlers avec le Conseil municipal de Papeete afin que la ville accepte de prendre à sa charge la mise en place et l'entretien du monument dont le Comité lui fait donation. Après d'âpres discussions le Conseil municipal accepte la proposition (Arrêté n° 236 du 4 avril 1934), le lieu d'érection étant fixé à l'endroit dit « Bain Loti ». On en profite pour désigner officiellement « Allée Pierre Loti » le chemin longeant la rivière Fautaua depuis Manao, chemin d'ailleurs connu sous ce nom depuis plusieurs années. L'inauguration du monument est fixée au 16 juillet 1934.

Émile Vedel, journaliste et ami de Pierre Loti, ils avaient ensemble traduit *Le Roi Lear* de William Shakespeare, étant alors à Tahiti ; écrira dans *Le Temps* du 13 juillet 1934 :

Loti va avoir son monument à Tahiti. Il le devra à un enthousiaste de bonne volonté, M. Ropiteau. Celui-ci [...] se démena tant et si bien qu'il finit par venir à bout de tout. En février dernier il repartait pour là-bas, emportant avec lui un buste, exécuté par le maître sculpteur Philippe Besnard, qui représente un Loti en aspirant de marine, posé sur un socle où une Tahitienne est taillée en bas-relief.

L'idée est charmante. Loti, qui n'aimait pas vieillir, eût été ravi de se revoir si jeune, en train de passer une tiaré, la fleur de Tahiti, à la boutonnière de son tourond de midship. Je ne garantis pas la ressemblance, n'ayant connu Loti que plus avancé en âge, et M. Besnard pas du tout, je crois. Je me permettrai seulement d'observer que l'on ne porte pas de fleur en uniforme, et qu'à Tahiti elles se mettent à l'oreille. Quant à la Rarahu du piédestal, c'est dommage que l'artiste n'ait pas eu une Tahitienne comme modèle. À tout dire, j'aurais préféré une simple inscription, un nom et une date, gravée quelque part à même le rocher.

Ropiteau avait décidé que le buste serait sur les bords de la Fautaua [...]. L'endroit choisi est communément appelé le bain de loti, mais à tort, son véritable emplacement restant un peu plus en amont. J'ai été à même de le vérifier une quinzaine d'années après le passage de mon illustre camarade et grand ami, en m'y faisant conduire par Faimano, la négresse Tetouara, et autres citées dans le livre.

Statuts du Comité Pierre Loti

Préambule

Considérant que Tahiti et toutes les îles de l'Océanie française ont un devoir moral de reconnaissance envers le grand artiste qui a si bien exprimé leurs charmes, qui les a fait tant connaître et tant aimer, Pierre Loti ;

Considérant que la meilleure expression de cette gratitude serait l'érection, à Papeete, d'un monument très simple à Pierre Loti, c'est-à-dire un buste du jeune Officier de Marine, posé sur une stèle décorée d'une tête de Rarahu, l'ensemble étant entouré de fleurs, dans un coin calme et aussi tahitien que possible de Papeete, au carrefour de la Fautaua par exemple ;

Dans ces conditions il est constitué un Comité Pierre Loti, selon les premières modalités générales suivantes :

Chapitre général

Art.1^{er}. - Il est formé à Papeete un Comité Pierre Loti dont l'objet est d'élever un monument à la mémoire de Pierre Loti.

Art. 2. - Considérant d'abord dans l'artiste dont il veut perpétuer le souvenir sa qualité d'Officier de Marine français, le comité est placé sous la Présidence d'Honneur du Commandant des Forces Navales françaises dans l'Océan Pacifique.

Art. 3. - Le Président du Comité Pierre Loti sera M. André Ropiteau, en vertu principalement de l'article 6 ; mais s'il était jugé qu'une autre personne dût mieux occuper cette place, M. André Ropiteau se ferait un agréable devoir d'abandonner ladite place.

Art. 4. - Le Bureau est constitué de la façon suivante : le Président du Syndicat d'Initiative, le Président de la Société d'Études Océaniques, le président du Comité des Fêtes et un représentant tahitien.

Paragraphe additif à l'article 4. - Le Président du Comité des Fêtes, Capitaine Maillot, assurera la charge de Vice-Président et M. Anthony Bambridge, le représentant tahitien, assurera les fonctions de Secrétaire-Trésorier. [...]

Art. 6. - Le Comité Pierre Loti s'efforcera de réunir des fonds de différentes manières : souscriptions, fêtes, loteries, etc... mais le fonds initial sera réalisé par les profits résultant de la projection du film « Promenades à Tahiti » de M. André Ropiteau [...]

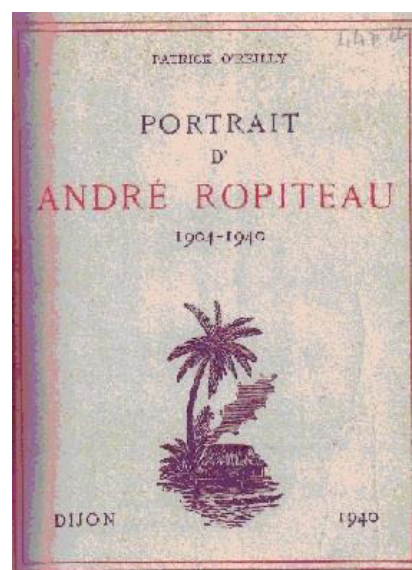
Fait à la réunion du 2 février 1932

Le Président, André Ropiteau

E. Rougier, E. Ahnne, A. Bambridge, Bastard, Maillot

André ROPITEAU

Un prêtre de ses amis, qu'il appelait « le petit Père O'Reilly » lui a consacré, au lendemain de sa mort, une plaquette dont ci-dessous la couverture.



Originaire de Meursault, Côte d'Or, André Ropiteau, né en 1904, était le fils de riches vignerons. Il a mené une vie de voyages avec de longues étapes à Tahiti. Admirateur de Loti et membre du bureau de la Société d'Études Polynésiennes, il fut à l'origine du Comité Pierre Loti. Non content de présider le Comité il finança le monument en tournant un film diffusé, grâce à ses relations, lors de manifestations dont tout le bénéfice allait à la caisse du Comité. Par exemple on vendit, à l'entracte pour plus de 1 000 F (600 €) de programmes à l'assistance mondaine d'une manifestation bien parisienne présidée par François Mauriac.

Ayant adhéré à l'Association Internationale des amis de Pierre Loti dès sa création André Ropiteau fut, de 1933 à 1935, très proche de Fernand Laplaud, fondateur et secrétaire de l'AIAPL ; le 17 juin 1933 il lui écrivit : « J'ai atteint le chiffre minimum demandé par le sculpteur, ce n'est pas tout à fait le chiffre original aussi je devrai faire encore quelques efforts privés et notre œuvre sera bientôt éditée dans la pierre et le bronze. »

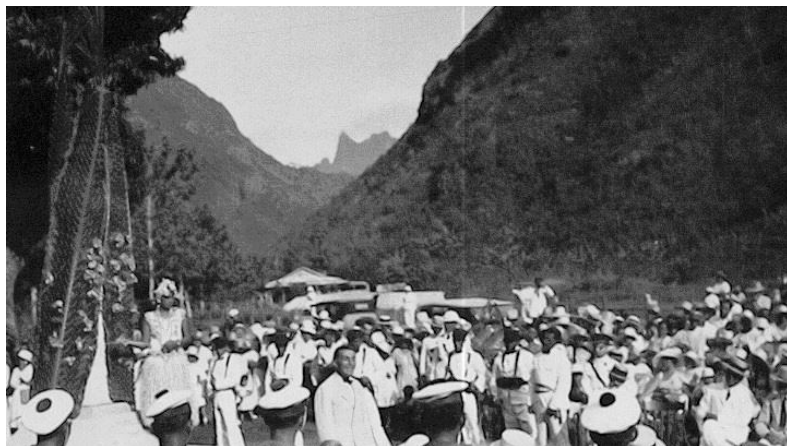
André Ropiteau est mort au combat en 1940.

Inauguration du monument de Papeete à Pierre Loti le 16 juillet 1934

Le 16 juillet 1934, par un bel après-midi d'hiver austral, le Tout-Tahiti se rend dans la vallée de la Fautaua, au Bain Loti, sur une vaste esplanade nouvellement ouverte au bord de la rivière. Une foule blanche se presse vers une sorte d'obélisque enveloppé dans de grandes feuilles vertes de cocotier ; tout près de gros manguiers, au loin les pics dentelés du Diadème ferment le fond de la vallée.

L'assistance était nombreuse et choisie. À côté du gouverneur se tenaient l'amiral britannique Burnes Watson et une délégation du croiseur néo-zélandais *Dunedin*, le commandant Mourral et les officiers du stationnaire français *Zélée*, les autorités civiles et les chefs tahitiens. André Ropiteau, président du Comité loti prononce d'abord une allocution pour rappeler ce qu'est Loti à Tahiti et ce que doit être Tahiti à Loti ; il remet le monument à la ville de Papeete et, quand il s'incline, à la salutation finale : « la ora na oe, Roti », une jeune Tahitienne habillée de l'ancien costume maori détache le manteau de palmes, le buste apparaît, souriant de jeunesse, salué par un hymne tahitien qui chante :

« O Loti et Rarahu, que votre mémoire à tous deux ne change jamais comme le parfum éternel de la fleur de tiaré ».



À gauche, le monument enveloppé de palmes, une vahiné sur le socle, au centre André Ropiteau pendant son allocution, à l'arrière-plan la silhouette du Diadème



Le buste de Pierre Loti vient d'être découvert
La vahiné a passé une couronne de fleurs au cou de la statue



Monument de Papeete à Pierre Loti, le buste

Les allocutions prononcées lors de l'inauguration

Allocution de M. Tetua a Tuaiva

(traduction du texte prononcé en Tahitien)

Salut à toi Loti, l'homme beau et célèbre !

Salut à toi Rarahu, la fleur aimée de Tahiti !

Nous voyons aujourd'hui, taillé dans la pierre, le signe fleuri que Loti fixe pour l'éternité sur sa poitrine d'officier français et de héros, toi que nos ancêtres ont bien connu autrefois.

Nous sommes fiers, nous, jeunesse d'Océanie, de cette belle réalisation dans notre cher pays, nous la devons à vous, cher et sympathique M. Ropiteau, aidé par le concours de vos bons amis.

Nous vous remercions, Monsieur Montagné, notre Gouverneur.

Nous vous remercions aussi, Messieurs les membres du Conseil Municipal de notre capitale Papeete, qui avez su élever ce chef-d'œuvre en cette année 1934, dans cette partie du Pacifique, sur cette place si fraîche de Puaatehu, orgueil de cette rivière de Fautaua dont l'eau a maintes fois reflété la double image de Loti et Rarahu.

O toi, pauvre Rarahu, morte à Tahaa bien avant ce grand jour, c'est grâce à ton amour que Loti a pu faire une délicieuse fable, lue avec ravissement dans toutes les parties du monde.

Que votre mémoire reste à jamais intangible, comme l'odeur éternelle du *Tiare Tahiti*.

Allocution de M. Bambridge, maire de Papeete

Monsieur le Gouverneur, Amiral, Commandant, Messieurs les membres du Comité Pierre Loti, Mesdames, Messieurs, Au nom de mes collègues du Conseil municipal de la ville de Papeete comme en mon nom personnel, au nom de la ville de Papeete tout entière, je remercie le Comité Pierre Loti du don qu'il vient de faire à notre cité. Ce monument, en immortalisant sur cette terre tahitienne l'officier de marine qui chanta notre pays va désormais donner à ce site enchanteur un attrait nouveau et faire retentir une fois de plus, de par le monde, ces deux noms : *Loti-Tahiti*.

[...] Permettez-moi avant de finir, Monsieur le Gouverneur, de vous adresser mes plus chaleureux remerciements pour l'affectueux concours que la Ville a trouvé auprès de vous en cette occasion et qui permettra aux uns et aux autres de bénéficier, pour accéder à ce lieu, d'une route donnant satisfaction aux plus difficiles.

Allocution de M. Léon Le Boucher, secrétaire général des Établissements français de l'Océanie

Monsieur le Gouverneur, Mesdames, Messieurs,

Le chef de la colonie m'a confié le difficile honneur de le représenter auprès de vous cet après-midi. Je suis chargé en son nom [...] de remettre officiellement à la Municipalité de Papeete [...] le terrain sur lequel s'érige la statue de Pierre Loti, due à l'initiative si louable du Comité Ropiteau auquel il m'est infiniment agréable de rendre ici un public hommage.

[...] Certes Rarahu n'a jamais existé ; mais d'abord bien des gens la chérissent presque autant que la chérissait en son rêve Loti lui-même, ignorent cette particularité. Alors pourquoi les décevoir ? Vous savez bien qu'un peu d'illusion est toujours un aliment indispensable à notre pauvre cœur humain. En outre, d'autres filles maories, aussi exquises que l'était Rarahu, n'existent-elles donc plus ?

[...] Aucun Métropolitain, aucun Maori ne saurait en tous cas, oublier jamais l'allégorie charmante que cette stèle a pour objet de mettre à l'abri des atteintes du temps ; car elle symbolise à merveille l'attachement des Français d'Occident pour leurs compatriotes océaniens, l'attachement des océaniens pour leurs compatriotes d'Occident.

[...] Et alors, n'est-ce pas, j'avais raison de proclamer que, sous ces cieux bénis d'Océanie, la réalité que nous avons la joie de vivre chaque jour est plus belle encore, plus radieuse que ne l'était ton rêve, pourtant si joli, pourtant si élevé, ô Loti !

Quelques extraits de courriers adressés à Fernand Laplaud par André Ropiteau

9 avril 1933, 3 bis rue de l'Abbé Grégoire, Paris 6^e : [...] Ci-joint deux billets de 10 F pour régler ma cotisation de membre adhérent à l'Association internationale des amis de Pierre Loti.

17 juin 1933, Meursault, Côte d'Or : J'ai terminé les manifestations de ce Comité Loti, j'ai atteint le chiffre minimum demandé par le sculpteur. Ce n'est pas tout à fait le chiffre originel, aussi je devrai faire encore quelques efforts privés et notre œuvre sera éditée dans la pierre et le bronze. La matinée du 10 m'a donné satisfaction [...]. On m'a dit que mon petit film apportait une documentation que l'on ne trouve pas dans les films tournés en Océanie pour le commerce ; enfin et surtout que les danseuses et danseurs avaient fait une exhibition enthousiasmante. [...] Ci-joint une coupure de journal pour illustrer la bêtise humaine.

(Il s'agit de l'article publié dans Paris Centre le 5 juin 1933, intitulé Le Mirage de Loti et cité à la rubrique « Notes de lecture » de notre bulletin n°14, juin 2006, p.39).

29 juillet 1933, en croisière sur « le grand lac méditerranéen » : Je vous réserve une maquette en plâtre, je pense m'en occuper en octobre, je vous la porterai moi-même à Lille [...]

31 août 1934 : Félicitations pour votre bulletin n°6. Si cela vous intéresse je peux vous donner les photos du monument [...]



Fernand Laplaud à la fin des années 1940



André Ropiteau



Le monument à Pierre Loti en octobre 2007
(photo Constant Guehennec)



M. André Ropiteau, qui longtemps a erré parmi les îles d'Océanie, craignant qu'un jour peut-être proche, les derniers vestiges de ce merveilleux passé achèvent de s'effacer, en a voulu figer l'image dans ce film, où l'on voit la réalité coudoyer le rêve, et les mœurs modernes entamer peu à peu les mœurs d'autrefois.

Claude FARRÈRE.

Extraits de la fiche de présentation du film d'André Ropiteau

La vallée de Loti en 1950 vue par Albert t'Serstevens

Albert t'Serstevens (1886-1974), journaliste belge, auteur de divers livres de récits de voyage, a séjourné en Polynésie de 1946 à 1949. Le texte ci-dessous est extrait de son livre Tahiti et sa couronne publié en 1950 par les éditions Albin Michel.

Le fantôme de Loti doit avoir l'occasion de verser des larmes s'il se promène dans cette vallée qu'il a rendue célèbre et s'il découvre le jardin public qui perpétue le site délicieux où le midship et Rarahu faisaient des sentiments les pieds dans l'eau.

C'était un recoin tranquille au-dessus duquel faisaient voûte de grands arbres à pain, des mimosas, des goyaviers et de fines sensibles.

[...] On ne sait pas au juste où se trouvait le « recoin tranquille » qui servait d'alcôve aux amants du livre, sans doute non loin de l'embouchure, entre la route et le lagon, où il y a encore aujourd'hui des ombrages mystérieux et des bassins naturels. [...] On a débroussé et nivelé un vaste espace de deux ou trois hectares en bordure de la rivière, et on l'a semé d'un beau gazon de bowling régulièrement tondu, épluché et nettoyé de la moindre feuille morte. Pour protéger ce billard végétal des quelques roues d'autos qui s'aventurent jusque là, on l'a fermé de petites bornes en ciment dont la forme a été patiemment étudiée pour réaliser le maximum de laideur géométrique. [...] À l'entrée de ce jardin sans ombre s'élève un bâtiment ultramoderne, un cube de ciment à toit plat, peint en vert amande ; c'est le filtre régulateur des eaux de Papeete, car on a capté en cet endroit une partie des eaux de la Fautaua.

Tout le bord de l'eau est fermé par un mur en béton coupé de place en place pour laisser passer les baigneurs. On a, en effet, construit un barrage, cimenté le lit de la rivière, et fait de la vasque au courant limpide célébré par Loti une piscine de natation, avec échelles et rampes de fer à l'usage des nageurs.



Le monument dans son environnement
en octobre 2007
Photo Constant Guehennec

Au fond de ce décor sportif, un obélisque de convention supporte le buste en bronze de Pierre Loti, non pas le Loti popularisé par la photographie, visage rond, nez moyen, moustaches avantageuses, le parfait officier de marine de 1890, mais une sorte de pédéraste anémié par le climat tropical, et qui ne ressemble en rien au père de *Rarahu*. Derrière lui, quelques beaux arbres sauvés de la dévastation ombragent des bancs de guinguette et une manière de kiosque à musique qui a le mérite de n'être que bête.

Tel est l'ensemble saugrenu que les esthètes de l'Administration offrent aux lecteurs dévots du *Mariage de Loti* pour leur rappeler le « recoin tranquille » où sous une voûte de « fines sensitives » s'ébattaient les sveltes naïades maories couronnées de fleurs et fuyant comme des biches devant le *Tinito* [chinois en Tahitien] libidineux.

J'en vois ici de beaucoup moins farouches, en jupe et *taamu titi* [...] qui se livrent à la baignade, les cheveux dénoués, un hibiscus à l'oreille. Comme le font et l'ont toujours fait les Tahitiennes, elles ne plongent pas la tête la première, avec la grâce et la souplesse de nos ondines blanches, mais sautent dans l'eau, les pieds en avant, [...]. Pauvre cher Loti... Je crains bien que, pour ses péchés, s'il en a commis jamais, un démon impitoyable ne l'oblige quelquefois à revenir sur ces rives qu'il a décrites avec tant de charme. Il doit se dire, non sans amertume, que la gloire a les revers les plus singuliers, et que les lauriers les plus vivaces, tressés par des mains maladroites, peuvent devenir des couronnes d'épines...

Le monument de Papeete aujourd'hui

Dans son évocation de Papeete, le guide *Lonely Planet* « Tahiti et la Polynésie française » décrit en ces termes le cadre dans lequel s'insère le monument à Pierre Loti :

« La route de la Fautaua, qui mène vers l'intérieur de Tahiti, à l'est du centre de Papeete, traverse des banlieues dortoirs avant de rejoindre le bain Loti. C'est ici que la belle Rarahu rencontra le héros de *Le mariage de Loti*, le roman de Pierre Loti. Ce bassin de la Fautaua fut naguère le réservoir d'eau potable de la ville, mais il est aujourd'hui canalisé dans des conduites en béton et environné de constructions ne rappelant en rien la scène bucolique qui enchantait Pierre Loti. Le bain Loti, où est érigé un buste de l'écrivain, demeure cependant un lieu de rendez-vous et de baignade très fréquenté. À partir du bain Loti, un sentier partant vers l'intérieur des terres mène jusqu'aux cascades de la Fautaua, au fort Fachoda et aux jardins du gouverneur. »

Mardi 12 avril 2011 : restauration du buste de Pierre Loti à Papeete

Inauguré le 16 juillet 1934, le buste de Pierre Loti, à Papeete, était depuis longtemps abandonné, tagué, dans un environnement dégradé.

En novembre 2009 il fut saccagé et jeté dans la rivière par « un jeune fortement alcoolisé ». La commune de Papeete vient de le faire restaurer pour le tournage d'un film documentaire fiction du groupe France Télévisions ; le bronze a retrouvé, le mardi 12 avril 2011, en présence du maire et de personnalités, sa place sur un socle repeint.



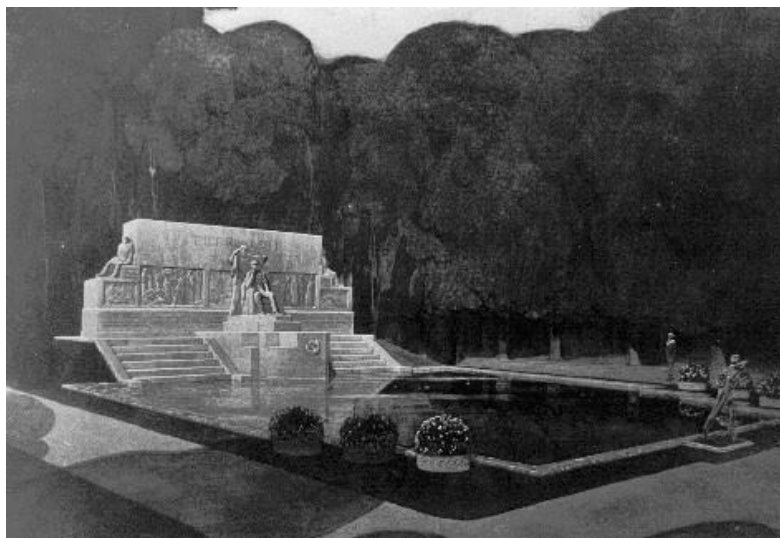
Monument de Rochefort à Pierre Loti

Une longue gestation

1925-1936.-Un projet grandiose non financé

Le 19 décembre 1925, le Conseil municipal de Rochefort, sur proposition de son maire, M. Angibaud, décide d'organiser une souscription en vue d'élever un monument à la mémoire de Pierre Loti, décédé en juin 1923, et crée à cet effet un Comité provisoire. La personnalité de l'écrivain dépassant le cadre local Louis Barthou, ami intime de Pierre Loti, Académicien, ancien Président du Conseil, alors ministre de la Justice, accepte en avril 1926 le titre de Président d'Honneur du Comité auquel adhèrent diverses personnalités, parmi lesquelles Georges Courteline, Juliette Adam, Henry Mériot et Calmann Lévy ; le trésorier étant Gaston Mauberger, avocat, ancien secrétaire de Pierre Loti.

Le 1^{er} décembre 1926 la municipalité de Rochefort décide que le futur monument à Pierre Loti sera érigé cours Roy Bry, adossé à la futaie qui s'y trouvait alors, face au cours d'Ablois, selon le projet de l'architecte décorateur Henri Rapin associé au statuaire François Cognet. Ce projet consiste en un immense bassin pavé de mosaïque à l'extrémité duquel se dresse une longue muraille, haute de 4 mètres, ornée de hauts-reliefs représentant les personnages créés par l'artiste. La proue d'un navire de guerre s'en détache, portant le poète en tenue d'officier, assis dans une attitude de rêverie. Le monument serait entouré par un jardin oriental. Le coût du projet est estimé à 1 200 000 F – environ 4 450 000 F 2001 soit 680 000 €.



Monument à Pierre Loti, projet Cognet - Rapin

Claude Farrère rejoint le Comité en 1930 et, en 1931, part à Ankara faire une série de conférences dont le bénéfice est réservé à l'érection du monument.

Gaston Mauberger meurt le 5 juin 1934, Louis Barthou est assassiné le 9 octobre et, à la fin de la même année, François Cognet réclame, « en termes assez secs », les maquettes du monument. En 1935 le maire de Rochefort demande au Ministre de la Marine Marchande d'inviter les compagnies de navigation à organiser, à bord des grands transports, des fêtes dont le produit serait versé au Comité. Une seule compagnie, *Les Chargeurs Réunis*, organise ces fêtes, réunissant la somme de 1 000 F. En février 1936, il reste 38 000 F en caisse pour financer un projet de 1 200 000 F.

Au printemps 1927 la maquette de l'œuvre fut exposée au théâtre de Rochefort où chacun put la venir admirer. Le Comité avait seulement recueilli 50 000 F, dont 25 000 F furent versés à l'équipe architecte-statuaire et, au cours des années suivantes, les souscriptions se font rares et maigres.

Le 15 octobre 1930 un journal local, *Les Tablettes des Deux Charentes*, publie un long article, signé J. Ernest-Charles, concluant :

« Et Loti, vous m'entendez bien, Loti... Le comité constitué à Rochefort pour son monument est réduit à confesser qu'il n'est pas parvenu à recueillir les sommes suffisantes ! L'injustice serait effarante si elle n'était pas à ce point saugrenue. Une statue n'est plus qu'une carte de visite à un mort illustre ; et on refuserait une carte de visite à Loti ! Décidément c'est plus qu'une injustice, c'est un manque de tact. »



Monument à Pierre Loti, projet Cognet – Rapin, détail

1937-1939.-Un projet plus modeste, un timbre, et la pose de la première pierre

Le 18 mars 1937, sous la présidence du nouveau maire de Rochefort, M. Landré, le Comité décide d'étudier avec M. Cognet les moyens d'aménager son projet pour en diminuer le coût et d'entreprendre une offensive de grand style pour se procurer des fonds. Principales suggestions :

- journée nationale Pierre Loti, avec quête, dans toutes les écoles de France ;
- vente de cartes postales à l'Exposition de Paris ;
- demande de subvention à toutes les collectivités : communes, départements, État, colonies, puissances étrangères ;

Rendant compte de cette réunion dans *Les Tablettes des Deux Charentes* le journaliste Henri Pichon y va de sa proposition : une vignette postale Pierre Loti avec surtaxe de 10 centimes pour le monument. Quelques semaines plus tard, le 5 juin, Henri Pichon annonce à ses lecteurs que le ministre des PTT confirme avoir autorisé l'émission d'un timbre Pierre Loti avec surtaxe de 20 centimes au profit du comité rochefortais du monument.

Le 28 juin 1937 le Capitaine de Frégate Paul Tassel est porté à la présidence du Comité auquel il va insuffler une nouvelle énergie.

Le timbre à l'effigie de Pierre Loti apparaît à Rochefort le 16 août 1937. Tiré à 100 000 exemplaires ce timbre, de valeur faciale 50 c + 20 c, de couleur rose, œuvre du graveur C. Berlangue, représente, à droite, au premier plan, le buste de Loti en officier de Marine et, au second plan, le Bosphore, le port des voiliers de Constantinople, au fond la coupole et les minarets de Sainte-Sophie. « Il est fâcheux, écrit Henri Pichon le 18 août dans *Les Tablettes des Deux Charentes*, qu'entre temps la taxe d'affranchissement d'une lettre ordinaire soit passée de 0,50 à 0,65 F : il faudra ajouter un timbre de 15 c à la vignette pour que l'affranchissement d'une lettre ordinaire soit assuré ». Cela ne semble pas avoir nui au succès du timbre dont 290 000 exemplaires avaient déjà été vendus au 31 août 1937. Prorogée par le ministre des PTT, sa vente rapportera plus de 150 000 F au Comité.



Engagé à plein temps dans l'action pour le Comité, le commandant Tassel multiplie les initiatives pour recueillir des fonds. Demande de subventions à de nouvelles collectivités françaises, coloniales et étrangères, aux villes françaises de plus de 5 000 habitants : le résultat est inégal mais une petite ville d'Afrique Occidentale Française a envoyé plusieurs centaines de francs.

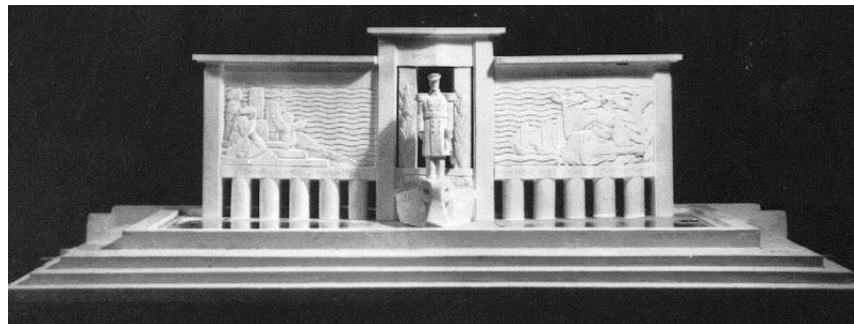
Le 2 décembre 1937 Claude Farrère donne une conférence sur Loti ; le 7 février 1938 *Le Roman d'un Spahi*, film tiré de l'œuvre du maître, est projeté à l'Olympia, l'un des deux cinémas de Rochefort : toutes les entrées de faveur sont suspendues pour cette soirée qui produira plus de 800 F.

Un bilan positif est annoncé dans *Les Tablettes des Deux Charentes* du 29 juin 1938 : 390 personnes ont donné à la souscription ouverte à Rochefort, 150 des 3 000 communes et 5 des 30 conseils généraux sollicités ont réuni 50 000 F, les colonies 14 000 F. Le Comité dispose maintenant de 250 000 F, il est possible d'envisager la construction prochaine du monument pour lequel un concours de projets est ouvert entre les sculpteurs français.

Le 26 octobre 1938 le Comité examine les trente et quelques dessins et maquettes réunis à la mairie. Une vingtaine sont éliminés à l'unanimité, une dizaine à une forte majorité, quatre restent en lice qui, à l'unanimité, furent reconnus les meilleurs : une maquette du sculpteur Hofman et trois dessins des sculpteurs parisiens Molineau, Delandre et Vinet auxquels, afin de pouvoir mieux comparer, il fut demandé de présenter également une maquette. Ces quatre projets rappellent un peu, en plus modeste, l'ancien projet du sculpteur Cognet. Il s'agit essentiellement d'une effigie en pied de l'illustre écrivain qui ressort de diverses manières sur des bas-reliefs. Il est décidé d'ériger le monument dans le square de la Poste, face à la rue Cochon Duvivier, mais il reste à choisir entre le marbre et le bronze pour la statue.

Présidé par le commandant Tassel le jury comprend 21 membres dont MM. Jammes, Sous-préfet de Rochefort ; Lefèvre, député ; Michaud, architecte ; André Tardy, professeur de dessin au lycée Pierre Loti ; Merchain, conservateur du musée et artiste peintre ; Henri Pichon, journaliste, qui, dans *Les Tablettes des Deux Charentes* du 21 décembre 1938, rend compte de la réunion.

Après deux tours de scrutin le projet retenu est celui de M. André Vinet par 11 voix contre 7 à celui de M. Molineau et 3 à celui de M. Delandre. Le monument choisi sera édifié en granit de Bretagne. Loti se détache campé sur une proue de navire, flanqué de deux bas-reliefs sur colonnades. Le tout se refléchit dans un miroir d'eau. Le poète est représenté debout, vêtu en officier de Marine, ainsi que lui-même et sa famille l'avaient souhaité. M. André Vinet réalisera la statue en bronze de Pierre Loti, la confection du monument en granit est confiée à M. Abel Chiron de Saint Pierre des Échaubornes, Deux-Sèvres.



Monument de Rochefort à Pierre Loti, maquette du projet Vinet

grandeur naturelle, des deux bas-reliefs, il venait de s'attaquer à la statue elle-même mais, quelques jours après l'annonce prématurée de l'inauguration, il fut gravement blessé dans un accident de motocyclette.

La première pierre fut posée le 13 juillet 1939 et, le lendemain, les journaux annonçaient l'inauguration pour octobre 1939. La guerre survint, Tassel et Vinet furent mobilisés, les travaux furent suspendus.

Les artistes se mettent au travail et, le 15 mai 1939, sur la foi d'une dépêche d'agence, divers journaux annoncent que le monument sera inauguré le 10 juin 1939, pour le 16^{ème} anniversaire de la mort de Loti. Certes les travaux avancent, les fondations sont commencées depuis le début juin tandis que, dans une carrière de Saint-Pierre d'Entraigues, en Maine-et-Loire, on extrait et façonne les pierres destinées au piédestal. Mais le statuaire se faisait quelque peu attendre : il avait mis au point les maquettes,

1948-1950.-Financement et réalisation du monument

Le 16 avril 1941 *Les Tablettes des Deux Charentes* signalent que, démobilisé, le Capitaine de Frégate Paul Tassel a regagné ses foyers, André Vinet également, ce dernier a repris son travail mais, pendant toute la durée de l'Occupation, les Allemands déboulonnent les statues en bronze pour alimenter leur industrie, il n'est évidemment pas question d'en couler une nouvelle. Rochefort a d'ailleurs d'autres préoccupations ; en 1945 et jusqu'en 1946 il fallait franchir le fossé antichars du cours Roy Bry, pour aller de la rue Gambetta à la Poste ; des rails plantés dans la chaussée et des chevaux de frise barraient l'accès de la rue Victor Hugo et de quelques autres ; jusqu'en 1948 le rationnement sera sévère pour tous les matériaux.

Le 14 mai 1948 *Cols Bleus*, la revue de la Marine Nationale, annonce que des conférences et des séances cinématographiques sont organisées un peu partout pour aider à l'achèvement du monument. En juin 1948 on peut lire dans *Sud Ouest* : « L'œuvre, en septembre 1939, était en voie d'achèvement. Les fonds étaient en caisse, les soubassements en place. Il restait à fondre en bronze la maquette en plâtre de la statue.

La guerre survint. Les bombardements de La Pallice ont tout détruit dans l'atelier même du sculpteur ».

L'inflation galopante a dévalorisé le capital amassé avant la guerre, il faut de nouveaux financements.

Le 9 novembre 1948 *Sud Ouest* revient sur le sujet : « Tous les Rochefortais ont eu des échos de l'activité du Comité formé en vue d'achever le monument à Pierre Loti et notamment de la courageuse persévérance de son président, le Commandant Tassel. Des centaines de lettres et de listes de souscription ont alerté dans toute la France, aux Colonies, sur les bâtiments de guerre et dans les plus lointains pays de l'étranger tous ceux susceptibles de manifester quelque sympathie à l'œuvre entreprise.

Les blocs de marbre [en réalité des blocs de granit] du motif principal ont été ramenés de La Rochelle à Rochefort. Ils se trouvent actuellement dans les ateliers de la Marbrerie Française, rue Chanzy, où un outillage perfectionné a permis d'activer les travaux de taille. C'est M. Bourguin, architecte bien connu dans notre ville, qui surveille les travaux d'exécution ».

Au premier semestre 1950 les travaux avancent. Dominant un bassin, la statue en bronze est plantée sur une proue de bateau en granit. De chaque côté elle est flanquée d'une colonnade supportant un panneau de granit avec des bas-reliefs représentant :

- à droite, face avant, deux bateaux et une Japonaise
- à droite, face arrière, la liste des romans :
 Aziyadé 1879
 Le mariage de Loti 1880
 Le Roman d'un Spahi 1881
 Mon frère Yves 1883
 Pêcheur d'Islande 1886
 Madame Chrysanthème 1887
 Matelot 1893
 Ramuntcho 1897
 Les Désenchantées 1906
 Suprêmes visions d'Orient 1921
- à gauche, face avant, trois femmes et un pêcheur
- à gauche, face arrière
 côté gauche :
 A Pierre Loti 1850-1923
 côté droit :

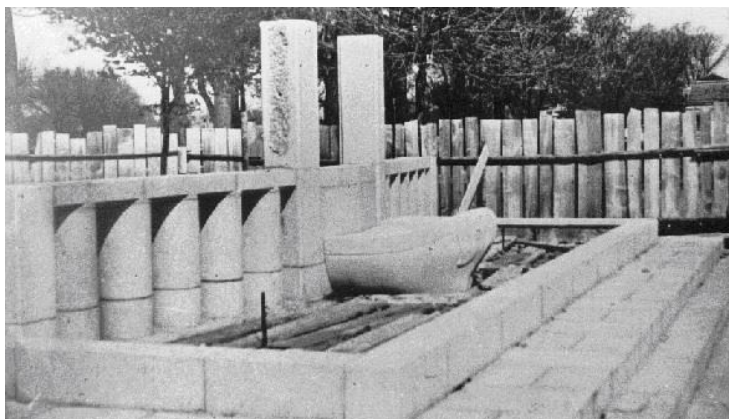
Ce monument a été élevé par souscription publique par un comité constitué à Rochefort sous la présidence du Capitaine de Frégate Tassel.

Inauguré le 25 juin 1950

Au bas du monument, sur la face arrière, sont indiqués les noms :

A. Vinet sculpteur

C. Parenty architecte



Le chantier du monument de Rochefort à Pierre Loti au printemps 1950



*Monument de Rochefort à Pierre Loti, carte postale des années 50
La structure du monument est bien celle du projet Vinet, mais la statue et les bas-reliefs sont différents*



Bas-relief droit, Japonaise et bateaux



Bas-relief gauche, trois femmes et un pêcheur

Le monument de Rochefort à Pierre Loti le 21 janvier 2006
Campé sur sa proue de navire, Pierre Loti vogue sur un parterre de fleurettes au lieu du miroir d'eau prévu...
Peut-être la municipalité ne sait-elle pas éteindre le bassin, il existe pourtant des solutions efficaces et peu onéreuses.

25 juin 1950 – Inauguration du monument de Rochefort à Pierre Loti

Prévue pour le 18 juin 1950 l'inauguration du monument de Rochefort à Pierre Loti eut lieu le 25 juin. La cérémonie devait être présidée par M. Édouard Herriot, président de l'Assemblée Nationale et la veille, samedi 24 juin 1950, *Sud Ouest* avait publié le programme prévisionnel détaillé de la manifestation :

- 9h - Un détachement des troupes de la garnison prend position à la Sous-préfecture pour rendre les honneurs au Président de l'Assemblée Nationale
- 9h30 - Les personnalités se rassemblent à la Sous-préfecture
- 9h50 - Le cortège officiel se rend au monument aux morts
- 10h - En présence de deux sections en armes et des drapeaux des sections patriotiques le Président Herriot déposera une gerbe au monument aux morts. Les personnalités se rendront ensuite au monument à Pierre Loti par la rue Zola
- 10h15 - Square Trivier, auprès du monument, les personnalités sont présentées au Président de l'Assemblée Nationale
- 10h20 - La statue dévoilée sera officiellement remise à la Ville par le Comité Pierre Loti. On entendra ensuite les discours de M. Gaborit, député-maire et du Président Herriot.
- 11h30 - Tandis que l'Harmonie municipale exécutera un concert place Colbert, le Président Herriot se rendra à l'Hôtel de Ville devant lequel les honneurs lui seront encore rendus par la troupe. Il signera le Livre d'or dans le cabinet du maire et assistera à un vin d'honneur dans la salle des mariages
- 12h30 - Le Président Herriot participera à un déjeuner dans les salons du Grand Bacha.

Ce bel ordonnancement n'avait pas prévu la crise ministérielle survenue la veille : retenu à Paris par les devoirs de sa charge, le Président Herriot ne put venir à Rochefort. Un autre événement, mentionné par *Sud Ouest* dans son compte-rendu de la cérémonie faillit bien perturber l'inauguration.

« Dans la nuit du vendredi 23 au samedi 24 de mauvais plaisants s'étaient amusés à renverser un pot de minium sur la statue de Pierre Loti, non encore inaugurée. Les conséquences de ce geste, unanimement réprouvé par la population de Rochefort, ont été rapidement réparées et le monument se présentait dimanche, aux yeux du public, dans un état peut-être meilleur qu'à l'origine, la patine du bronze ayant été rendue plus chaude encore par les nettoyages successifs ».

J'étais alors élève au Lycée Pierre Loti. Passant à proximité du monument pour me rendre en classe le samedi matin, j'ai été attiré par un objet d'une éclatante couleur orange. Les mauvais plaisants, des carabins de l'École de médecine de Rochefort, ne s'étaient pas contentés de renverser un pot de minium sur la statue, ils l'avaient consciencieusement badigeonnée. En sortant du lycée au milieu de l'après-midi je suis venu voir le monument ; la statue avait été nettoyée mais des traces de minium étaient encore bien visibles.

En raison de la défection du Président Herriot le programme des manifestations a été entièrement modifié. Pas de piquet d'honneur, pas de rassemblement, pas de revue des troupes, pas de manifestation devant le monument aux morts. Deux parlementaires seulement, MM. Dulin, Conseiller de la République¹, Président du Conseil général, et Faraud, député, assistèrent M. Gaborit², député-maire.

Présents : MM. Hirsch, Préfet de la Charente Maritime ; Bignon, Conseiller général ; Portal, Sous-préfet ; Gossot, Inspecteur d'académie ; Samuel Viaud-Loti, madame et leur fils Jacques ; le Colonel Colle commandant la base aérienne, etc...

Le Commandant Paul Tassel, président du Comité, dévoile la statue [le monument était couvert d'un immense drapeau tricolore] et remet le monument à la Ville de Rochefort. Il consacre son discours à l'influence de la Marine sur l'œuvre de Pierre Loti : « [...] Julien Viaud doit à sa vocation de marin des trésors d'inspiration et le charme captivant de son œuvre [...]. Il n'aurait pas écrit ses chefs-d'œuvre, où il a tout simplement et magnifiquement dépeint tous les aspects de l'océan, sans ses innombrables navigations au côté de ses chers marins pêcheurs [...] »³.

M. Roger Gaborit, député-maire de Rochefort, prend ensuite la parole. Regrettant l'absence de M. Édouard Herriot il lit le télégramme d'excuse du Président de l'Assemblée Nationale. Puis il évoque l'enfance de Pierre Loti imprégnée par l'atmosphère maritime et coloniale de Rochefort : « Qui oserait nier l'influence de notre ciel, de la proximité de la mer, de nos pierres ou de nos marais sur l'esprit, l'humeur, la passion, le goût et les sentiments de Loti ? [...] », sa prime jeunesse vécue dans la rigueur huguenote : « Tout a été dit sur les origines protestantes, sur les profonds sentiments religieux, sur l'austérité de cette famille [...] son premier maître fut un pasteur [...] emporté par le grand souffle biblique il a pensé à se faire pasteur », sa vocation pour l'aventure : « [...] le grand souffle du large pénètre l'austère vie familiale. L'enfant rêve d'être officier de marine. Rochefort tient une large place dans cette vocation [...] »,

¹ **Conseiller de la République** : membre du Conseil de la République, seconde chambre du Parlement dans la Constitution française de 1946. Héritier diminué du Sénat de la IIIe République le Conseil de la République siégeait au palais du Luxembourg, à Paris.

² **Gaborit Roger** : avant d'être élu député il fut professeur d'Allemand puis censeur au Lycée Pierre Loti.

³ Le texte intégral de ce discours a été publié dans le bulletin de l'Association internationale des amis de Pierre Loti, septembre 1950

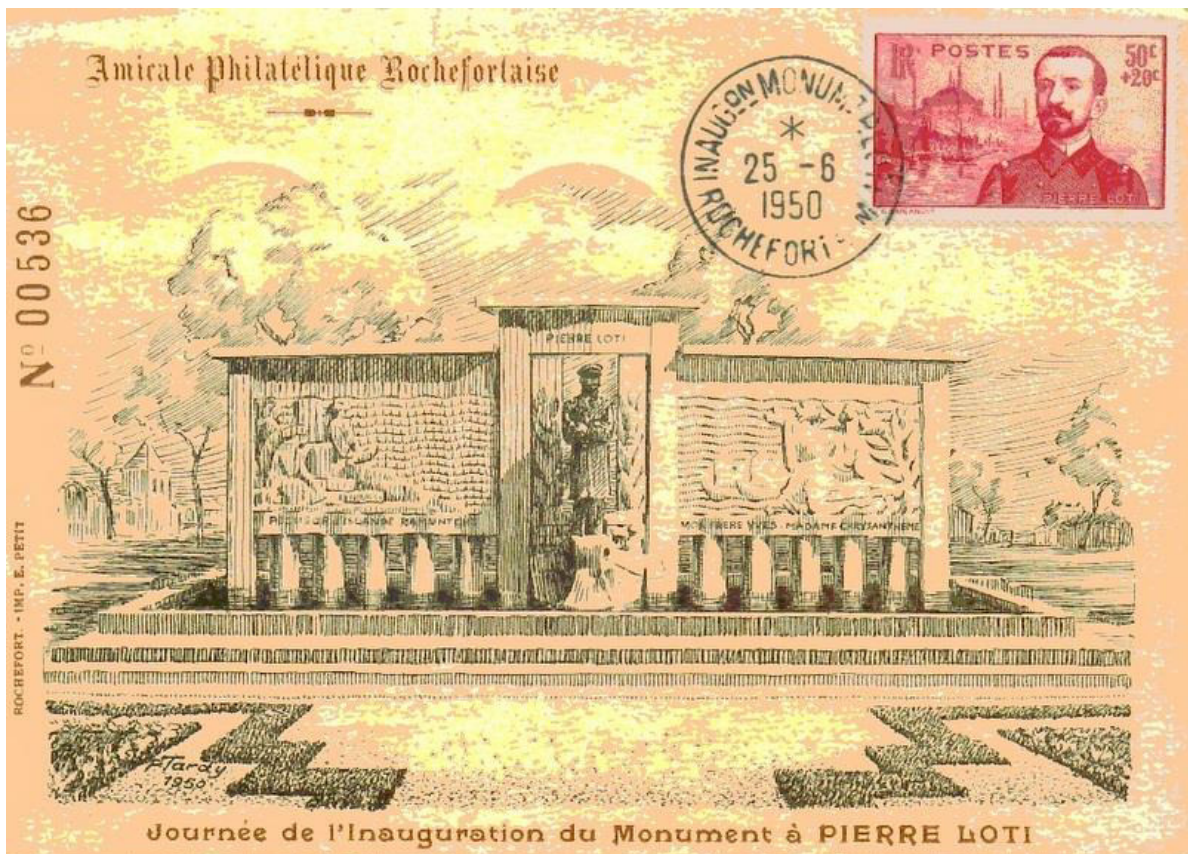
sa sensibilité presque féminine : « [...] sa grand âme tourmentée a été, sous toutes les latitudes, assoiffée d'infini[...] », ses combats pour défendre Rochefort : « [...] au sommet de la gloire et de la renommée, alors que le monde entier glorifiait l'écrivain, Rochefort était menacé, déjà on démembrait son port, déjà on voulait réduire son arsenal. Alors la plume qui avait enchanté le monde, la grande voix qui, pour défendre la Turquie, avait appelé les nations à la barre de l'histoire, n'hésitèrent pas à se mettre au service de Rochefort ». M. Gaborit s'attachera ensuite à situer la place de Loti dans la littérature française : « Aussi n'appartient-il à aucune école, bien qu'ami des Goncourt et de Daudet [...] Le mot propre et le terme évocateur, les notations pittoresques abondent : Ils étaient cinq aux carrures terribles, accoudés à boire dans une sorte de logis sombre qui sentait la saumure et la mer. Dans l'histoire de la littérature française de la fin du XIXe siècle, Loti a eu le mérite de ramener le roman vers l'étude de la nature, vers la description ».

Après la cérémonie d'inauguration un vin d'honneur est servi à l'Hôtel de Ville. Le docteur Balland, longtemps maire de Saint-Porchaire, évoque les souvenirs d'antan sur Pierre Loti, sur Marie Viaud, épouse Bon, sa sœur ; sur Nadine Bon, sa nièce. Il précise l'influence du château de La Rochecourbon sur l'œuvre de l'écrivain, rappelle son combat pour sauver le château et sa forêt. Le discours de M. Balland a été reproduit dans le bulletin de l'Association internationale des amis de Pierre Loti décembre 1950.

* * * * *

À l'occasion de l'inauguration du monument à Pierre Loti l'Amicale Philatélique Rochefortaise a ouvert à Rochefort un bureau temporaire avec cachet spécial et mise en vente de cartes postales :

- une carte postale imprimée en 1 000 exemplaires, représentant le monument, dessin à la plume de Pierre Tardy, sur papier chamois, avec le timbre émis en 1937, n° 353 du catalogue Yvert et Tellier et le cachet spécial. Coût 50 F l'unité, attribuée aux 1 000 premiers souscripteurs.
- une carte postale avec le même dessin, sur papier blanc, avec timbre ordinaire et cachet spécial. Coût 25 F l'unité.



La carte postale sur papier chamois émise à l'occasion de l'inauguration du monument à Pierre Loti de Rochefort

Pierre Loti, ce fut aussi le nom d'un avion

Pour la rédaction du présent article nous avons utilisé des informations publiées dans
Les Cahiers d'Oléron, n° 2 Automne 1982.

Au début des années 1930, à l'occasion des campagnes coloniales de Syrie et du Maroc, les militaires ont commencé à organiser l'évacuation des blessés et malades par voie aérienne. On songe alors à développer une aviation sanitaire civile ; l'île d'Oléron sera la première à en bénéficier.

Pour, en 1935, transporter un malade d'Oléron à l'hôpital le plus proche, celui de Rochefort, il fallait :

- le conduire au port le plus proche par des routes non revêtues ;
- l'embarquer à destination du Chapus, port continental le plus voisin de l'île, sur le bac dont le service cessait à 19 heures ou sur un bateau de pêche... qui ne pouvait sortir du port à marée basse ;
- le transporter du Chapus à Rochefort par des routes à peine meilleures que celles de l'île.

L'Aéroclub Charentais propose alors aux communes de l'île d'organiser un service permanent d'ambulance aérienne... ce qui nécessite la construction d'un aérodrome. La municipalité de Saint-Pierre décide d'en faire construire un sur son territoire et à ses frais, près du moulin de Bois Fleury.

Les 18 ha du terrain projeté sont répartis sur 215 parcelles dont les 150 propriétaires sont convoqués à la mairie en avril 1936. Les promesses de vente sont signées dans l'enthousiasme sans qu'aucune autorisation administrative n'ait été sollicitée...

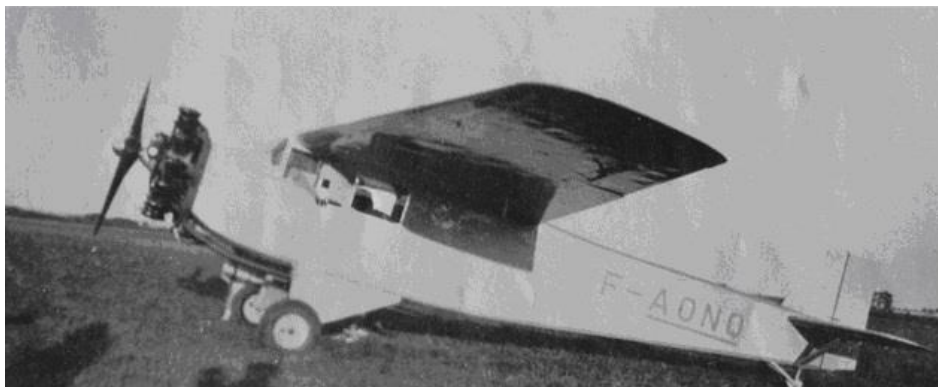
Le chantier est ouvert avec la main-d'œuvre locale : 200 travailleurs militaires du Pénitencier Disciplinaire de la ville voisine, le Château d'Oléron. L'emploi de ces têtes brûlées hors de leur caserne n'est pas unanimement apprécié mais, motivés par quelques barriques de vin, en moins d'un mois, ils auront arraché les arbres et les vignes, comblé et nivelé les fossés et même la carrière située sur le site.

L'avion retenu sera le Farman F - 403, un triplace transformable en avion sanitaire dont le coût était alors d'environ 33 000 F (environ 22 000 € de 2006). Une souscription publique est ouverte pour en financer l'achat, un baptême de l'air est offert pour toute participation de plus de 25 F. Plus de 1 500 Oléronnais, soit un actif sur cinq,

profiteront de l'occasion et la souscription rapportera plus de 50 000 F auxquels viendra s'ajouter la prime d'achat réglementaire de 3 600 F : l'Aéroclub Charentais a donc fait une bonne affaire. Certains prédisent la pire catastrophe : la raréfaction de l'air en altitude achèverait les malheureux évacués. Mais, le 3 août 1936, avant l'inauguration officielle du service sanitaire, un habitant de Saint-Trojan sera évacué sur l'hôpital de Rochefort, le terrain de Bois Fleury n'est pas encore praticable, le *Pierre Loti* se pose sur la plage de Vert Bois. *Le journal de Marennes* en rendra compte :

Lundi matin, un coup de téléphone priait la direction de l'Aéroclub Charentais de vouloir bien envoyer immédiatement un avion pour prendre un malade devant subir de toute urgence une opération chirurgicale. Cet appareil partait aussitôt et atterrissait un moment plus tard sur la plage de Vert Bois où il attendait environ une demi-heure l'arrivée du malade ; celui-ci était aussitôt embarqué et exactement 18 minutes après était porté sur la table d'opération. On peut affirmer que ce malade doit la vie à la rapidité et aussi à la douceur du transport.

Le journaliste a attribué à l'avion une vitesse tout à fait exagérée mais la nouvelle fera le tour de l'île, le terrain sera vite achevé, un meeting va être organisé par l'Aéroclub Charentais pour baptiser l'avion.



Caractéristiques du Farman F - 403

Monoplan triplace français de 1934, en bois, à aile haute, construit à 25 exemplaires

Longueur : 8,17 m - Hauteur : 2,22 m

Envergure : 11,72 m - Surface portante : 21,50 m²

Masse à vide : 763 kg - Masse totale : 1 220 kg

Motorisation : 1 moteur en étoile Farman 7Ed de 170 ch

Vitesse maximale : 230 km/h - Plafond : 4 200 m - Autonomie : 725 km

Immatriculation de celui d'Oléron : F - AONQ

Le baptême du Pierre Loti

Le baptême de l'avion sanitaire *Pierre Loti* et l'inauguration de l'aérodrome de Bois Fleury furent l'occasion d'un meeting aérien organisé les 22 et 23 août 1936.

Le parrain du *Pierre Loti* sera M. William Bertrand, ancien ministre et député de Marennes. Le meeting attirera plusieurs milliers de personnes. Bien que les membres de l'Aéroclub et les souscripteurs aient droit à une entrée gratuite la recette sera supérieure à 20 000 F ; au total il y aura plus de 8 500 spectateurs qui auront droit à une démonstration de transport sanitaire par avion, Marcelle Tufféry, enceinte de trois mois et morte de peur jouant le rôle du blessé. L'Aéroclub Charentais a donné 77 baptêmes de l'air le 22 août et 200 le lendemain sans avoir donné satisfaction à tous les inscrits ; d'autres séances auront lieu les dimanches suivants. Dans l'enthousiasme il fut proposé une liaison régulière entre Saint-Pierre et Rochefort pour attraper le train de Paris mais la tentative n'aura pas de succès.

Les évacuations sanitaires

La première évacuation sanitaire a été réalisée à partir de la plage de Saint Trojan. La deuxième aura lieu le 28 août 1936 pour Julia Prieur, de Foulerot, Saint-Pierre d'Oléron, qui ressent de violentes douleurs abdominales depuis plusieurs heures avant que, vers 14 heures, le *Pierre Loti* ne soit alerté. Un retraité du village conduit à Bois Fleury, dans sa camionnette, la malade qui sera immédiatement allongée dans l'appareil piloté par le capitaine Goegel. Prise en charge à Rochefort par une ambulance militaire, arrivée à l'hôpital Saint-Charles vers 16 heures, la malade est aussitôt, mais bien tard, opérée d'une péritonite aiguë qui l'emportera quelques jours plus tard, le 6 septembre.

Fin septembre 1936 le *Pierre Loti* évacue une employée du préventorium de Saint Trojan dont l'état nécessite une intervention chirurgicale urgente. L'avion la transporte juste à temps à Rochefort.

Le 3 octobre 1936 un cultivateur, grièvement blessé par un coup de pied de cheval, est transféré en 30 minutes à Rochefort par le *Pierre Loti*.

Le bilan au 31 décembre 1936 sera de six blessés ou malades évacués dans les meilleures conditions de confort et de rapidité. Les statistiques des années suivantes ont disparu avec celles de la mairie de Saint-Pierre, détruites par les termites !

La durée de l'évacuation variait, selon la provenance du patient, entre 30 et 45 minutes. Si le transport aérien fonctionnait bien le transport terrestre jusqu'à l'aérodrome ne sera jamais vraiment au point. Le financement de l'opération fut assuré par une subvention annuelle payée par toutes les communes de l'île à raison de 0,50 F (0,31 € de 2005) par habitant, l'Aéroclub Charentais prenant en charge tous les frais d'entretien et d'utilisation du *Pierre Loti*.

En 1938 une petite épidémie s'étant déclarée en Oléron, le *Pierre Loti* apporte le sérum nécessaire aux soins du premier habitant atteint. Le lendemain un nouveau cas se déclare, aussitôt bien soigné le malade se remettra vite ; il participera activement à la Résistance, deviendra Général à 29 ans, sera député, Maire de Bordeaux et Premier Ministre : il s'appelait Jacques Chaban-Delmas.

* * *

Le Farman-403 *Pierre Loti* était avant tout un avion de tourisme triplace transformable en transport sanitaire. Même s'il a été payé par les insulaires, sa vocation première était la promenade. Jusqu'en 1939, pendant la belle saison, il venait fréquemment se poser à Bois Fleury afin d'y donner des baptêmes de l'air. En 1940 l'Armée de l'Air le réquisitionnera. Peu après un convoyeur le cassera en forêt de Chizé, Deux Sèvres, à la suite, semble-t-il, d'une banale panne d'essence.



Évacuation sanitaire à bord du Pierre Loti

La Limoise au Sénégal ?

Marc Trillard, romancier mais aussi journaliste et chroniqueur de l'espèce voyageuse, a publié en 2000 aux éditions Phébus « *Si j'avais quatre dromadaires* », recueil d'impressions glanées aux quatre coins du monde. À la fin du récit, il raconte :

Au bar de l'Hôtel de la Résidence [...]. Son patron, Jean-Claude Bancal, m'y a raconté cette anecdote (qui n'est pas une fiction) : l'un de ses aïeux, médecin à Rochefort, tombe follement amoureux d'une jeune femme... malheureusement promise à M. Loti père. Au désespoir ce docteur s'exile en Afrique, à Saint-Louis. Là, quelque part en bordure du fleuve Sénégal, il fait construire dans son délire amoureux la réplique exacte de la maison de la bien-aimée qui ne sera jamais sienne. Passent les années. Jusqu'au jour où Pierre Loti de passage dans la région et plus précisément à bord d'une pirogue en balade sur le fleuve, tombe, et il doit se pincer pour le croire, sur la maison de sa mère — ou du moins, donc, sur sa copie. La maison existe toujours, mais aujourd'hui c'est une école militaire.

Il est bien exact qu'un médecin, amoureux de Nadine Texier, s'est, par dépit d'avoir été éconduit, exilé au Sénégal. Pierre Loti l'a, par hasard, rencontré lors de son séjour dans ce pays. Le récit de cette rencontre, notée dans le Journal de Loti, en décembre 1873, a été publié dans « Un jeune officier pauvre », pages 56 à 59 de l'édition originale (Calmann-Lévy, 1923). Pierre Loti parcourt avec des amis les environs de Dakar Bango :

La nuit tombe et, à mesure que nous avançons, l'illusion de France devient de plus en plus complète et étrange. Une maison de campagne se présente, et cela ne m'étonne même plus ; comme la Limoise autrefois, elle a un air calme et pastoral.

Une vieille fille en robe grise, à peine mulâtresse, nous reçoit ; elle nous fait asseoir dans le jardin, sous un petit berceau bas, couvert de plantes qui meurent, comme chez nous en automne... Je me crois sous l'ancien berceau de la Limoise, garni de chèvrefeuille, que j'ai connu quand j'étais enfant... Un vieux monsieur arrive ; on lui dit mon nom, et tout de suite il semble ému... Il m'explique qu'il était l'ami d'enfance de mon père ; il me raconte leur jeunesse passée ensemble, une comédie qu'ils avaient faite en collaboration... Puis, quand il me parle de ma mère jeune fille, des larmes brillent dans ses yeux...

Alors l'histoire singulière de mon hôte me revient tout à coup à la mémoire ; elle m'avait été contée autrefois par une de mes tantes. Cette histoire remonte à l'époque des fiançailles de mon père et de ma mère.

Dans ce temps-là, vers 1830, le vieux monsieur était un jeune médecin de marine. Il habitait Rochefort près de chez mon père ; tous deux étaient très liés et ils faisaient ensemble de fréquentes visites à leurs voisins, les parents de ma mère encore jeune fille. Ma mère était jolie et le jeune docteur en devint follement amoureux ; mais, quand il se décida à demander sa main, il apprit qu'elle l'avait promise depuis longtemps à mon père...

Le pauvre homme ne s'en consola jamais. Il quitta précipitamment Rochefort et vint s'installer ici, au milieu de cette solitude, où, par un bien grand hasard, ma présence ravive aujourd'hui tous ses souvenirs.

Je comprends maintenant pourquoi, tout à l'heure, en arrivant, j'ai eu cette impression d'entrer dans un lieu déjà connu. Avant le grand désespoir qui détermina son exil, ce vieux colonial avait beaucoup fréquenté la Limoise ; il avait dû être séduit par le charme de cette antique maison de Saintonge et s'en inspirer quand il construisit sa retraite, au fond des marigots sénégalais. Dans son jardin privilégié pour le pays, il s'attache à faire pousser des vignes et plusieurs plantes de France. Au dernier crépuscule, quand il nous faut enfin repartir pour Dakar, notre barque vient nous reprendre au pied même de la maison du docteur. Je cueille, avant de m'embarquer, des joncs qui me rappellent ceux de la Rochecourbon.

La maison dont l'exilé s'est inspiré n'est donc pas celle, à Rochefort, des parents de Nadine Texier, la mère de Julien Viaud/Pierre Loti, mais la Limoise, maison située à Échillais, au sud de la Charente, et appartenant à la famille d'une amie intime de Nadine, la famille Duplais. La réplique de la Limoise avait été construite en rive du fleuve Sénégal, à Dakar Bango, à une douzaine de kilomètres de Saint-Louis.

L'amoureux malheureux de Nadine Texier s'appelait Prosper Bancal. Né à Rochefort le 29 septembre 1808 il partit au Sénégal en 1831 en qualité de chirurgien de 3^{ème} classe de la Marine et ne revint jamais à Rochefort. Plus tard il épousa une métisse de Saint-Louis, Marianne Aubert, dont il eut trois enfants, Louise, Emma et Victor. À l'époque où il l'a rencontré, Julien Viaud servait en qualité d'enseigne de vaisseau sur le *Pétrel*, navire qui faisait de fréquents allers et retours entre Dakar et Saint-Louis. Lors de ses séjours dans la grande ville du fleuve Sénégal il profitait du canot et des matelots du *Pétrel* pour emmener en pique-nique champêtre de jolies créoles et métisses dans les méandres des marigots qui avoisinaient le fleuve. Victor Bancal, le fils de Prosper, né à Saint-Louis en 1837, servait alors en Algérie en qualité de lieutenant de spahis.

La copie de la Limoise, là-bas nommée *La Petite Ferme*, appartient par succession de son père à Emma Bancal qui épousa John Valentin, notaire à Saint-Louis. La maison resta dans la famille jusqu'en 1940 où l'Armée française l'expropria pour aménager un camp de tirailleurs sénégalais et la fit abattre. Elle se trouvait derrière l'ancienne villa du commandant du camp, aujourd'hui centre d'instruction militaire.



La Limoise, façade sur jardin

*La Limoise est une propriété saintongeaise, sur la commune d'Échillais où, pendant toute son enfance,
Julien Viaud allait passer les jeudis avec son amie Lucette.
Loti fut nostalgique de la Limoise pendant toute sa vie, il y fait allusion dans la plupart de ses livres.*

Exposition « Le Maroc de Pierre Loti » Breuillet (Charente maritime)

La Médiathèque de Breuillet, près de Royan, Charente maritime, a présenté, du 10 juillet au 3 septembre 2019, sur le thème « Le Maroc de Pierre Loti », une exposition préparée par le Conseil départemental, qui permet de découvrir un aspect de l'œuvre et de la vie de l'écrivain moins connus que ceux concernant l'Orient ou la Polynésie.

Cette exposition comprend 8 panneaux et, encore plus intéressant, 15 livres dont la plupart, édités en Charente-Maritime, sont absents de la plupart des bibliothèques « lotiennes » malgré leur grand intérêt.

8 panneaux

Le Maroc de Pierre Loti, 1 panneau

Une ambassade au Maroc, 4 panneaux

La fête arabe, 1 panneau

Au Maroc, le livre, et sa préface, 2 panneaux

15 livres consultables, appartenant au Conseil départemental de Charente-Maritime

La maison de Pierre Loti à Rochefort, Thierry Liot, éditions Patrimoine Médicis, publié avec le concours de l'Office du livre en Poitou-Charentes, préfaces de Jean-Pierre Melot, chargé de mission à la maison de Pierre Loti, et de Jean-Louis Frot, maire de Rochefort

Au Maroc, Pierre Pierre Loti-Viaud et Michel Desbuères, éditions Christian Pinot 1990

Vers Ispahan, Pierre Pierre Loti-Viaud et Michel Desbuères, éditions Christian Pinot 1988

Jérusalem, Pierre Pierre Loti-Viaud et Michel Desbuères, éditions Christian Pinot 1989

Le désert, préface de Jacques Lacarrière, éditions Christian Pinot 1987

Pierre Loti, portraits, Bruno Vercier, Vent d'ouest Poitou-Charentes, Flammarion 2002

Nos deux Charentes en cartes postales, n°47, Christian Genet, la Caillerie, 17260 Gémozac

Soldats bleus, Alain Quella-Villéger et Bruno Vercier, éditions La Table ronde, Paris 1997

Pierre Loti, l'incompris, Alain Quella-Villéger, Presses de la Renaissance, Paris 1986

Les trois dames de la Kasbah, préface de Denise Brahimi, éditions Christian Pinot 2000

Pierre Loti, l'écrivain et son double, Alain Buisine, Taillandier, Paris 1998

Prime jeunesse, éditions Rumeur des âges, la Rochelle 1998

En pays charentais, textes réunis par Alain Quella-Villéger, Aubéron, Bordeaux 2004

Pierre Loti, le pèlerin de la planète, Alain Quella-Villéger, Aubéron, Bordeaux 1998

Les trois dames de la Kasbah, photographies de la collection Messikh, Le Layeur 200

Blanche Franc de Ferrière, l'épouse de Pierre Loti



Blanche en fauteuil à Istanbul

protestante bordelaise, avait lu tous les livres de Pierre Loti ; mais n'était toujours pas mariée.

Un pasteur, Franck Puaux, ami de la famille Ménier, l'était aussi de Nadine Texier, mère de Loti, et de sa sœur Nelly. Apprenant, en 1886, qu'elles recherchaient pour Julien une femme « *protestante, noble, agréable à regarder, ayant quelque bien et plus petite que lui* », aussitôt il proposa Blanche dont la mère organisa une rencontre entre les « jeunes gens » : elle avait 27 ans, lui 36.

Plusieurs projets de mariage ayant échoué les années précédentes, Loti hésite à accepter « *par frayeur des engagements du mariage* » mais, de dîner en dîner, de très cordiales relations se nouent avec sa future belle famille, il va souvent à Bordeaux rendre visite à sa « *petite fiancée* », rompt toutes ses aventures — à l'exception toutefois de la plus passionnée, avec une « *belle Bordelaise* » mariée.

En août on parle contrat de mariage, Julien offre à Blanche un bracelet de diamant et saphir, elle vient visiter la maison de Rochefort, ils achètent du mobilier style Empire pour leur chambre ; mais le fiancé a l'impression qu'il s'agit du mariage d'un autre. Dix jours avant les noces Blanche a, malgré leurs multiples rencontres, l'impression de ne pas le connaître. Docile, soumise, « *elle est prête à tout, rien ne l'étonne, elle qui ne sait rien de rien. Elle est comme quelqu'un qui, se sentant pris dans un tourbillon, s'y jetterait joyeusement, tête baissée* ». Le soir venu, Loti va se jeter dans les bras de l'autre Bordelaise...

Mariage civil le 20 octobre 1866 à Bordeaux. En voyant sur la table une carte au nom de *Madame Julien Viaud*, Loti prit conscience de la réalité ; dans le *Journal*, Blanche sera désormais appelée « *ma femme* ». Les époux sont unis sous le régime dotal ; le contrat précise les apports de chacun : pour Loti la maison de Rochefort, divers objets mobiliers détaillés par lui avec minutie et les droits sur les livres déjà publiés : *Aziyadé*, *Le Mariage de Loti*, *Le roman d'un spahi*, *Fleurs d'ennui*, *Mon frère Yves*, *Pêcheur d'Islande* ; pour Blanche, deux maisons à Bordeaux et différents titres de rente.

Le mariage religieux fut célébré le lendemain, 21 octobre 1866, au temple des Chartrons, à Bordeaux. « *[...] Quand je vois la mariée parée, je commence à comprendre, à avoir conscience que c'est moi qui me marie. Puis le tourbillon reprend. À 4 h nous montons en voiture. Au temple il y a grande foule. [...] C'est très long — Nous sortons lentement, Blanche et moi, sur la jonchée, très salués, mais ne voyant personne — que mon cher Samuel qui est là dans le temple habillé en matelot et auquel je serre la main pour lui donner en public cette marque bien particulière d'affection...*

Au dîner, le soir, Coppée parle d'une façon charmante, il paraît — Quant à moi j'ai comme un vertige, une angoisse — On s'inquiète de me voir tout à coup blême — je n'ai jamais rien senti de pareil et je crois que je vais me trouver mal — Un regret cruel de Bretagne [pour la Paimpolaise qu'il aurait voulu épouser] que je voudrais chasser, me serre le cœur affreusement...[...].

Vers minuit, quand j'ai reconduit tous les invités, embrassé Madame Adam dans sa voiture, je prends ma tenue de voyage, Blanche de même ; nous montons dans un omnibus quelconque et nous voilà partis, dans la nuit triste et froide, enchaînés l'un à l'autre pour la vie... ».

Voyage de noces en Espagne ; Madrid, Tolède, Séville, Cordoue et Grenade où les mariés furent photographiés dans la cour des lions de l'Alhambra, la seule photographie du couple que l'on connaisse de ce périple. N'étant jamais sortie des domaines Franc de Ferrière, Blanche vécut là une très enrichissante expédition avec un mari élégant, tellement à l'aise en pays étranger, un merveilleux guide. Mais, très vite, le voyage la fatigue, il fait froid, elle est malade.



La Birondie, maison natale de Blanche



Pierre et Blanche à l'Alhambra en 1886

Amère désillusion pour Loti ; à Madrid, au retour, le 7 novembre, il abandonna sa femme « *un peu souffrante* » toute une journée et une partie de la nuit pour se promener seul en ville « *Enveloppé dans mon grand manteau d'Espagnol, je marche au hasard, sous la lune, recueilli en moi-même, pour la première fois depuis mon mariage, ayant conscience de l'immense changement survenu dans ma vie...* ».

Sur le chemin du retour, le couple fit étape à Hendaye, à Bordeaux et dans les propriétés girondines des Franc de Ferrière.

« **Vendredi 12 novembre.** — À l'Hyronnelle, chez le vieil oncle Franc de Ferrière — Temps d'hiver — déjà très froid, clair et superbe. Passé la journée avec de nouveaux cousins, gentilshommes campagnard, de nouvelles cousines — Ils me plaisent, mais je trouve un peu étrange d'être des leurs — Il faut boire toutes sortes de vins de leurs crus — le soir une grande tristesse tombe sur la campagne, — et en moi, tout à coup, une mélancolie, de me trouver là au milieu d'eux... [...] ».

À son retour dans la maison de Loti, Blanche réunit en décembre toute la bonne société rochefortaise, mais elle passera seule son premier Noël ainsi que le réveillon de la Saint-Sylvestre, certes avec sa belle-famille, mais sans Julien, de garde à la caserne.

Pendant les premiers mois de 1887, Blanche fut une parfaite épouse, évoluant dans des robes magnifiques aux bals de Rochefort. Prenant très au sérieux son rôle de mari, Julien fut comblé en apprenant qu'un héritier allait lui naître. Mais, le 27 avril 1887, Blanche, alors enceinte de six mois, tomba dans un escalier ; l'enfant ne survécut pas, la mère fut alitée pendant plusieurs semaines, les médecins la disaient perdue. Avec beaucoup d'efforts et de difficulté elle parvint tout de même à se rétablir mais sourde ; nouvelle et cruelle désillusion pour Loti. Aucun des meilleurs médecins, consultés à Bordeaux et à Paris ne parvint jamais à guérir cette surdité. Obstinée, Blanche continuera pendant de nombreux mois à voir des spécialistes parisiens et à séjourner dans des stations thermales pour des examens qui la contraignirent à se raser la tête. L'infirmité de son épouse ne guérissant pas, Julien s'éloignait d'elle, allant oublier ses tracasseries dans les bras d'autres femmes, savourant des moments « *de liberté et d'amour* » chaque fois où Blanche s'absentait du domicile conjugal. L'espoir d'amélioration s'éloignant au fil des semaines, il fut confirmé, dès la fin de l'année 1867, qu'elle resterait sourde jusqu'à la fin de ses jours.

Trop lasse pour accompagner ou aider son mari à préparer une fête, elle parut tout de même, somptueusement costumée en princesse Charlotte de Savoie, au dîner Louis XI du 12 avril 1888 ; mais il lui fallut plusieurs jours pour s'en remettre. Elle parviendra cependant à paraître aux côtés de Loti, l'accompagnant à Paris pour rencontrer Sarah Bernhardt qu'elle recevra ensuite à Rochefort ; elle se montrera à des fêtes et à des bals. Malgré le confort matériel, Blanche n'est plus qu'une éternelle convalescente allant, l'été, retrouver calme et repos dans la station balnéaire de Fouras, à douze kilomètres de Rochefort, en compagnie de sa mère et de sa tante Anna. Menant sa vie en dehors d'elle, Julien ira lui rendre de courtoises visites.

De nouveau enceinte en septembre 1888, Blanche donnera naissance, le 18 mars 1889, à un garçon en parfaite santé, Samuel. Le lendemain, Loti partit pour le Maroc, invité par le nouvel ambassadeur de France dans ce pays, qui lui avait demandé de l'accompagner pour aller présenter ses lettres de créance au sultan. Pendant l'absence de son mari, Blanche est allée vivre chez sa mère, à Bordeaux, où à son retour, le 13 mai, Julien la rejoignit mais rentra seul à Rochefort, la jeune mère préférant profiter de quelques jours de printemps pour se reposer avec son fils.

Elle partira d'ailleurs de plus en plus souvent avec Samuel, fuyant une maison en perpétuel chantier, s'éloignant de son mari qui, dans son *Journal*, à la date du 14 juin 1889, note : « *Petit Samuel, qui est un beau bébé, n'a encore pris aucune place dans ma vie. Toute la maison est sens dessus dessous ; la chambre turque que l'on rebâtit luxueusement [...] n'aboutit pas* ». Préoccupé par les difficultés de son ami Léo, non admis à un examen, bien davantage que par celles de sa femme et de son fils, Loti partit pendant une semaine à Paris, où il rencontra Juliette Adam, sa « *mère spirituelle* », la duchesse de Richelieu, le prince de Monaco, la reine du Sarrawak, et divers amis ; trouvant aussi le temps d'« *une aventure d'amour, très ardemment désirée depuis l'année dernière, — qui a passé, par les chaudes nuits de juin* ».

Baptisé à Rochefort le 22 septembre 1889, Samuel eut pour parrain Samuel Greuzillier, un ami de Loti. Venue, avec l'enfant, pour seulement la journée, Blanche repartit le soir même à Fouras, fuyant la maison de Rochefort, trop bruyante et dont elle n'appréciait ni la décoration ni les trop nombreux amis de son époux qui, le 8 novembre 1889, inaugura la « *salon turc* » et la « *chambre arabe* » par une grande fête réunissant une vingtaine de prestigieux invités.

Protégé par sa mère, Samuel grandissait loin de son père qui remarqua la première dent, les premiers pas, les premiers mots ; mais s'absentait souvent. Commenant, à Paris, le 10 décembre 1889, en vue d'une élection à l'Académie française, « *la longue série de [ses] visites académiques* », il confie le 15 à son *Journal* : « *Ayant fini mes visites académiques, je me suis sauvé en Bretagne. [...] Là, le rêve impossible, le rêve de sept années s'accomplit...* » C'était la dernière entrevue avec une jeune femme, rencontrée en pays de Paimpol en 1882 et qu'il avait voulu épouser.

Rentrant à Rochefort le 18, il note le 29 : « *Blanche et le petit Sam. partent pour Bordeaux* ». Lui passera la soirée du 31 décembre « *en bas, dans le petit salon qui n'a pas changé* » en compagnie de sa mère, sa tante et ses amis Armand et Léo, ce dernier venu pour l'occasion de Provence avec des fleurs de son jardin.

Candidat malheureux en 1890, Loti fut élu le 21 mai 1891 à l'Académie française et, pour disposer du temps nécessaire à ses nouvelles obligations tout en restant marin, il sollicita un poste peu chargé et obtint le commandement de la canonnière *Javelot*, à Hendaye où, louant une maison en rive de la Bidassoa, il demanda à Blanche de le rejoindre avec Samuel. Elle viendra seulement de temps en temps, préférant aller avec son fils au Bertranet, chez sa mère.

Ayant fréquenté, pendant les deux années de ce séjour en Pays basque, en même temps que des amis de son rang, les anonymes en compagnie desquels il se sentait toujours à l'aise et dont il admirait la vigueur et la simplicité, en particulier les pelotaris et les contrebandiers, Loti voulut avoir une descendance basque. Ses amis Durruty, propriétaires de la maison d'Hendaye, furent chargés de lui trouver une jeune femme qui consentît à lui donner des enfants de cette « race ».

Parmi les prétendantes, il choisit une Basque espagnole de 27 ans, Crucita Gainza, rencontrée pour la première fois le 27 novembre 1893, qu'il installa, le 1^{er} septembre 1894, dans « *une petite maison du faubourg* », à Rochefort, au n°31 rue Neuve, actuelle rue Pasteur.

Blanche dut partager son mari avec la petite Basque à laquelle il rendait visite tous les soirs. Crucita donna le jour à Raymond le 30 juin 1895, puis Edmond le 13 décembre 1897 ; enfin, le 20 janvier 1900, à Fernand qui décédera à l'âge de treize mois. La vie matérielle de la famille fut généreusement prise en charge par Loti, mais ni le père ni la mère ne reconnurent les enfants à leur naissance ; Crucita leur donnera cependant, plus tard, le nom de Gainza. Blanche dut se contenter de sa légitimité et de l'amitié de l'écrivain qui, en service à Rochefort depuis son retour d'Hendaye, était de plus en plus accaparé par ses activités littéraires et mondaines — et aussi par ses voyages.

Reprenant le commandement du *Javelot* du 16 mai 1896 au 31 décembre 1897, Loti laissa Crucita à Rochefort et loua de nouveau la même petite maison en rive de la Bidassoa, où sa femme ne viendra que très rarement lui rendre visite avec Samuel, pour lequel le père ne témoignait pas la même affection qu'à ses autres fils dont Blanche connaissait évidemment l'existence ; ils venaient même de temps en temps dans la maison de leur père.

Épouse dévouée, elle promit à Julien de prendre en charge Raymond, Edmond et Crucita s'il venait à disparaître au cours de sa mission sur le *Redoutable* en Extrême Orient du 1^{er} août 1900 au 14 mars 1902.

Après quelques mois à Rochefort, Loti prit, du 10 novembre 1903 au 10 mars 1905, le commandement du croiseur *Vautour*, à Constantinople. Venu avec sa mère y passer quelques jours, Samuel, alors âgé de quinze ans, suscita de l'intérêt pour Loti qui, à partir de cette date, eut avec lui des relations moins lointaines ; il faudra encore attendre une dizaine d'années avant que le père et le fils deviennent vraiment intimes.

Affecté à Rochefort de son retour de Constantinople jusqu'au 14 janvier 1910, date à laquelle, atteint par la limite d'âge, il partit en retraite, Loti poursuivit sa vie nomade ; Égypte en 1907, de nouveau Constantinople, à titre privé, en 1910 et 1913 ; mais aussi d'incessants voyages à Paris et à Hendaye, dans la maison louée depuis 1891, qu'il acheta en 1904 pour y réaliser des travaux ; la baptisant alors Bakhar Etchea, en basque la maison du solitaire, mais où il n'était jamais seul, les amis parisiens et locaux s'y succédaient.

À partir de 1906, Julien commença à se rapprocher de Samuel tandis que Blanche, une fois de plus tenue à l'écart, perdant peu à peu la vue, ne pouvait plus suivre son mari. En 1909, elle se retira définitivement au Bertranet où Pierre Loti est allé lui rendre visite le 31 octobre 1909 :

« **Dimanche 31.** - À 11 heures je pars de Bordeaux, par la petite gare de la Bastide. Temps triste d'hiver. J'arrive à 1h 1/2 à la gare de Lamongie [sic] où m'attend une petite voiture inconnue, qui est celle de mon fils, et me mènera au Bertranet. Ce Bertranet que je n'ai jamais vu, m'apparaît sinistre comme un tombeau, sous le ciel de novembre. Là m'attend la pauvre Blanche et sa mère de 80 ans qui est comme une personnification de la tristesse sénile et incurable. On me montre toute la maison; toutes les vieilles chambres pleines de souvenirs et de portraits de morts. Puis, on me présente tous les domestiques, endimanchés qui rentrent des vêpres. La tristesse du dimanche d'automne s'ajoute à toutes celles de ce lieu. Ensuite on me promène dans les granges, les étables, les prés, les vignes. Je fais le tour de la propriété avec le maître-valet et rentre à la nuit tombante. J'ai le cœur serré infiniment. Après le souper, devant une flambée qui égaye un peu, je reste à causer avec la pauvre Mme de Ferrière qui pourtant s'anime un peu. Et Blanche vient m'étaler sur la table un tas de pauvres choses, souvenirs de morts inconnus, manuscrits au jour le jour à la Grande Armée, vieux bijoux, vieilles montres Louis XV, vieilles lettres qui sentent la moisissure de cimetière... ».

Quelque temps plus tard, Samuel rejoignit son père à Rochefort pour l'assister dans ses activités littéraires, Blanche restant au Bertranet pour s'occuper de Mathilde, sa mère, peut-être aussi pour échapper à l'emprise de son époux ; en Dordogne, c'est elle qui, sans contrainte financière, décidait de tout.



Le Bertranet

Décédée à 88 ans, le 24 juin 1917, Mathilde fut inhumée dans le cimetière protestant privé des Ménier, sur le domaine du Bertranet, dans un grand verger de pommiers. Aujourd'hui, ce cimetière n'est plus entretenu, mais la clôture et les stèles sont encore debout.

Le 12 mai 1920, Samuel épousa Élise Charlier, fille du Préfet maritime de Rochefort. En raison de sa cécité, Blanche ne put assister à la cérémonie.



Larchère où repose Blanche

La mère et le fils participèrent, en juin 1923, aux obsèques nationales de Pierre Loti, décédé le 10 juin dans sa maison d'Hendaye qu'il avait voulu revoir une dernière fois ; il fut, selon sa volonté, inhumé dans le jardin de la « Maison des Aïeules », maison de sa famille maternelle à Saint-Pierre d'Oléron. Quelque temps plus tard, Crucita quitta définitivement Rochefort, allant vivre à Saint-Jean de Luz jusqu'à son décès, en 1949.

Décédée au Bertranet le 22 mars 1940, Blanche aurait pu être enterrée avec sa mère dans le cimetière des Ménier. Elle préféra, ou l'on préféra pour elle, le cimetière protestant privé des Franc de Ferrière, actuellement situé au milieu d'un bois, à Larchère, hameau de la commune de Pomport, à un kilomètre de la Birondie où elle naquit, et cinq kilomètres du Bertranet ; en contrebas et à 500 mètres du village.

Conduit par Samuel et tiré par un cheval, le convoi des obsèques est passé au milieu des vignes pour atteindre ce petit cimetière, alors bien entretenu. Un cyprès fut planté au pied de la tombe, à l'opposé de la stèle, près de la porte. Il ne reste actuellement presque plus rien du cimetière, le mur de clôture est effondré, les stèles ont disparu, le sol est recouvert de végétation ; mort et renversé, le cyprès n'est plus qu'une souche, permettant tout de même encore de préciser l'emplacement de cette tombe, mais pour combien de temps ?

Blanche fut-elle heureuse ? Il est permis d'en douter car, s'il est déjà difficile de vivre aux côtés d'un homme célèbre, ses graves problèmes de santé lui ont interdit de profiter de la liberté que les frasques de son mari lui permettaient. L'a-t-elle aimé ? Probablement lors de son mariage ; mais ces deux êtres si différents ne pouvaient pas être heureux ensemble.

La tombe de Pierre Loti

Julien Viaud a voulu être inhumé dans le jardin de la « Maison des Aïeules », à Saint-Pierre d'Oléron, avec, pour monument, une simple pierre portant la seule inscription « Pierre Loti » ; et demandé que l'on n'y vienne pas en pèlerinage. Cette volonté est strictement respectée par les actuels descendants, ce le fut beaucoup moins au début des années 2010 où la famille recevait pendant tout l'été les visiteurs inscrits à l'Office de tourisme de Saint-Pierre d'Oléron, ainsi que divers visiteurs choisis.



En 2005 par exemple, lors du festival « Musiques au pays de Pierre Loti », les musiciens et quelques adhérents de l'Association internationale des amis de Pierre Loti purent se recueillir devant la tombe.

Le 11 mai 2013, un groupe de plusieurs dizaines de Turcs y eut longuement accès.

Le Boutillon des Charentes

Rédacteur en chef : Pierre Péronneau (Maît' Piârre)
pperonneau@orange.fr

Conseiller : Charly Grenon (Maît' Gueurnon)

Webmaster : Benjamin Péronneau (Le fi à Piârre)

Site internet : <http://journalboutillon.com/>

Page Facebook : <https://www.facebook.com/journalboutillon>